



REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

22^e ANNÉE.

N° 10.

OCTOBRE 1879.

Recherches sur les principes constitutifs de la vitalité matérielle et intelligente dans l'être humain. (Suite)

(Voir la *Revue* de septembre)

Mais il est temps de rentrer dans notre sujet.

Puisque la doctrine matérialiste s'obstine à prétendre que ce ne saurait être que de la matière et des forces terrestres que tout provient, et, puisqu'elle a cette matière et ces forces à son entière disposition, elle possède abondamment ce qu'il faut pour tout produire, ou du moins pour tout expliquer. Or, qu'a-t-elle expliqué au sujet de la production de la pensée? Absolument rien. Bien plus, dans la science physiologique elle-même, qui cependant est la science spéciale du corps, où aboutit-elle avec ses exclusifs rigorismes? à une infranchissable impasse. Claude Bernard qu'on n'accusera pas d'être un ignorant en cette science lui inflige en effet cette condamnation aussi écrasante pour elle que réfléchie de sa part :

« En physiologie, dit-il, le matérialisme ne conduit à rien et n'explique rien, » et nous vous dirons pourquoi.

Quant à la psychologie, elle est, comme tant d'autres choses, le néant pour le matérialiste, puisque la psychologie est la science de l'âme et que suivant lui, l'âme n'existe pas.

Et c'est avec tout ce qu'il y a de négatif dans un tel bagage scientifique qu'on voudrait régenter les hommes, leurs actes et leurs pensées! Mais de pareilles prétentions ne sont plus de notre époque. Nous croyons de moins en moins aujourd'hui qu'on ait la science infuse par cela seul qu'on se passe la fantaisie de s'appeler esprit fort. De notre temps, l'habitude se perd de plus en plus d'accepter la foi sur de simples assertions, parce que, s'il y a encore des enfants dans l'humanité, il y a aussi des adultes et que leur nombre augmente tous les jours. C'est bien le moins que la raison, qui, sans doute, n'a pas été donnée à l'homme pour rien, ait le droit de dire à toutes les doctrines quelles qu'elles soient : Prouvez et je croirai.

Je me borne ici à un court exposé de toutes ces questions qui seront reproduites avec les développements nécessaires dans le cours des discussions qui vont suivre.

Il est donc bien entendu que, pour nous, c'est d'une âme et d'un

corps que l'homme est composé, et il serait inutile à ceux qui prennent en pitié cette croyance d'entreprendre la lecture des pages qui vont suivre.

Mais quels sont les rapports qui, au point de vue du phénomène vital, peuvent exister entre ces deux êtres d'une nature si différente? par quelle suite de coordinations, les actions réciproquement exercées par l'un sur l'autre sont-elles réglées? Par quels procédés constitutifs peut-on concevoir qu'à l'aide d'une âme et d'un corps, doivent être produits les actes de la vie dans les apparences qu'ils revêtent? Telles sont les questions que nous nous sommes proposé d'étudier.

A ce sujet, les diverses sectes spiritualistes se sont encore plus préoccupées de la nature, de l'essence du principe intelligent que de son agencement possible avec le corps et de ses communications avec le monde extérieur tant matériel que spirituel. Acceptant plus facilement l'idée de nombre que celle d'unité, par suite de la grande diversité des effets observés, elles ont été d'abord entraînées à admettre que ce principe était constitué par une multiplicité de puissances actives diverses, procédant suivant des hiérarchies qui étaient d'ailleurs peu ou mal définies. N'était-ce pas là évidemment un aveu de l'impuissance dans laquelle elles se trouvaient de concevoir à l'aide de quelle combinaison de rouages, et comment, avec un seul moteur, il était possible de se rendre compte de l'innombrable variété des phénomènes de la vie.

Plus tard, avec Stahl, des idées plus rationnelles, mais encore erronées à quelques égards, et d'ailleurs peu explicatives, se sont introduites. Allant au-delà du but, ainsi qu'il arrive si souvent quand on passe d'un système à un autre, Stahl ne s'est pas contenté de rejeter ce qu'on avait d'abord placé de trop multiple dans l'âme, et a poussé l'idée d'unité jusqu'à vouloir que l'âme fût, non seulement la productrice des actes pensants et moteurs de l'homme, mais encore de ceux qui entretiennent la vie dans son corps, faisant ainsi remplir à l'âme les fonctions du principe vital, et obligeant le prisonnier lui-même à forger les chaînes qui le privent de sa liberté, ce qui serait une sorte de cruauté inutile vis-à-vis du condamné et un grand manque de prudence de la part du juge.

D'autres, au contraire, en tête desquels il faut placer Descartes et Leibnitz, admettant une pensée inverse à celle de Stahl, ont proclamé que le corps agit comme s'il n'y avait pas d'âme, et l'âme comme s'il n'y avait pas de corps.

Telle est la succession, je ne dirai pas de toutes les idées, mais des idées principales que les recherches psychologiques ont mises à jour. Nous ne manquerons pas de les discuter avec tout le soin qu'elles méritent.

Séparément, on s'est beaucoup occupé du corps, on s'est beaucoup occupé de l'âme. Les études sur le corps, relativement plus faciles, parce qu'ici on peut voir et toucher, et, en même temps, appliquer les méthodes expérimentales, constituent la science phy-

siologique qui, de nos jours surtout, a reçu de nombreux et instructifs développements. Quant aux études sur l'âme, et je dois reconnaître qu'il était difficile qu'il en fût autrement, elles ont conservé un caractère à peu près exclusivement spéculatif dans lequel nous trouvons plus encore de la faconde stérile que de la fécondité productive. Procédant à rebours de ce qu'elles auraient dû faire, elles ont surtout donné lieu à de très-longues dissertations sur le classement, assez incertain d'ailleurs, des effets, qui ont été pris après coup pour base de ce qu'on a appelé les facultés de l'âme. Sans prendre garde, d'une part, que c'était s'enfermer dans un bien petit côté de la question, puisqu'on se bornait ainsi à ne reconnaître dans l'âme d'autres puissances, d'autres énergies que celles qu'elle est susceptible d'exercer pendant la vie terrestre, sans s'apercevoir, d'autre part, que les actes et les pensées de l'homme étant, tantôt d'une nature bonne, tantôt d'une nature mauvaise, on devait ainsi être conduit à considérer l'âme comme la source unique et directe, comme le principe créateur du bien et du mal, ce qui constitue, selon moi, une conclusion empreinte d'une profonde aberration.

Car, pour le spiritualiste qui considère l'âme comme éternelle, il faut aussi qu'elle soit immuable ; il ne peut y avoir en effet d'éternel que ce qui ne change pas. Or si, à un moment quelconque, l'âme peut engendrer le bien et le mal, son immuabilité exige qu'elle engendre à tout jamais l'un et l'autre dans la mesure qui lui en aura été dévolue à l'origine ; dès lors vous privez la créature de tout espoir de chasser le mal puisqu'il est immanent dans l'âme, vous lui enlevez la perspective d'arriver à la perfection. Ainsi vouée à une fatalité sans fin, elle ne saurait jamais posséder, alors qu'elle en aurait le plus vif désir, les moyens et la possibilité de se corriger.

Comme d'ailleurs nous sommes obligés de reconnaître que toutes les créatures n'occupent pas le même degré des échelles de moralité et de science, qu'il y en a sans contredit de meilleures les unes que les autres, il faudrait admettre que Dieu a fait les âmes inégales, et que, dans l'œuvre de la création, il a procédé par voie de privilège, et non par voie de justice.

Mais, même dans ce cas, une telle idée, si inacceptable à tous égards, laisserait toujours la créature sous le joug de sa fatalité d'origine, et le créateur sous celui de la suspicion ; ce qui en résulterait seulement, c'est que chacun de nous subirait une fatalité spéciale.

De telles conceptions me paraissent tellement contraires à tout sentiment de justice et d'égale affection d'un père pour ses enfants, que je ne saurais les considérer comme étant l'expression de la vérité éternelle.

Ce que les principes de justice me commandent d'admettre, c'est que toutes les âmes ont été créées égales ; ce que mes convictions me forcent de rejeter c'est que la Providence souveraine

ait pu avoir la pensée d'introniser le mal sur la terre en y plaçant des âmes conçues en vue du mal, pourvues de tous ses germes, ayant pour mission de les propager dans l'humanité ; ce qu'enfin je me crois en droit d'exiger de la suprême science de Dieu, c'est d'avoir su organiser toutes choses de manière que quoique l'âme soit toujours intrinséquement parfaite, et doive un jour se montrer telle, l'apparition du mal ait cependant été possible, soit dans ce monde, soit dans d'autres, non par le fait de l'âme, ai-je besoin de le dire, mais par le fait seul de la créature, agissant d'elle-même, sans contrainte et dans le libre exercice de sa volonté.

Certes, en posant la question dans ces termes, je suis loin d'en méconnaître les grandes, très-grandes et très-nombreuses difficultés, mais l'on m'accordera, je l'espère, que si l'on en obtient une solution, sinon rigoureusement mathématique, du moins suffisamment rationnelle, on aura projeté un vif rayon de lumière sur l'un des plus ardues problèmes de psychologie.

Or, il est facile de se rendre compte pourquoi, jusqu'à ce jour, on est resté dans le doute et dans l'obscurité sur toutes ces questions. Cela tient à ce qu'en cherchant à les résoudre, on a négligé, comme cela arrive souvent, de tenir compte de toutes les données contenues dans leur énoncé.

On s'est occupé du corps, on s'est occupé de l'âme, mais, ainsi que je l'ai dit, on s'en est occupé séparément ; or telle n'est pas leur situation dans la créature humaine. Ils n'y sont pas séparés, ils y sont unis, et ce n'est évidemment qu'en vertu de cette union que se produisent les manifestations de la vie. En conséquence tant que vous ne serez pas fixé sur les conditions constitutives de cette union, il vous sera fort difficile, impossible même, alors que vous sauriez parfaitement ce qu'est le corps, alors que vous sauriez ce qu'est l'âme, de connaître comment et à quel degré, l'un pourra être affecté par l'autre.

Qu'il nous soit permis à ce sujet d'invoquer l'appui de l'analogie.

Sans les connaître toutes, nous savons suffisamment ce que sont, en ce qui nous concerne, les propriétés du soleil, nous savons aussi ce que sont, celles de la substance de notre main. Si celle-ci est froide, nous n'ignorons pas que, en l'exposant aux rayons solaires transmis par le véhicule ordinaire de l'air atmosphérique, nous éprouverons l'action salutaire et bienfaisante du réchauffement ; mais lorsque la communication entre le soleil et la main se fera avec l'addition d'un verre optique lenticulaire, loin d'éprouver du bien-être, la main pourra être brûlée et souffrir. De sorte que, sans que ni le soleil ni la main aient cessé d'être ce qu'ils sont, le bien primitif se sera changé en mal. Donc les mêmes actions s'exerçant sur un même objet produiront des effets dont la diversité pourra aller jusqu'aux inverses, suivant leur mode de transmission ; c'est ainsi qu'il nous est permis de comprendre comment les actions de l'âme, toujours bienfaisantes à leur point de départ peuvent être fort per-

verties à leur point d'arrivée, par suite des déviations, des assujettissements, des déformations de toute espèce que leur aura fait subir le chemin parcouru.

On peut juger par cet exemple et par mille autres, que nous avons incessamment sous les yeux, combien l'explication des phénomènes de la vie doit être impossible tant que la nature et le fonctionnement des liens qui unissent l'âme au corps ne seront pas pris en très-sérieuse considération.

C'est cette connaissance des modes de transmission entre l'âme et le corps qui a fait défaut au spiritualisme, soit qu'il n'en ait pas saisi l'importance, soit qu'il ait reculé devant des difficultés de compréhension qui lui ont paru insurmontables ; et elles ont pu l'être en effet.

Or ce que l'homme, livré à ses seules ressources, n'est pas encore parvenu à découvrir, le spiritisme s'est chargé de le lui révéler aujourd'hui, non pas, il est vrai, en lui donnant une science toute faite, mais en lui indiquant les bases sur lesquelles il pourra, à l'aide de son travail, parvenir à la constituer.

Telle est la tâche que nous avons essayé d'entreprendre. Partant de ces bases, dont nous avons trouvé les énoncés dans les enseignements du livre des Esprits, nous en avons suivi les conséquences, soit prochaines, soit plus ou moins éloignées, et nous nous sommes appliqué à rechercher en quoi et comment elles sont susceptibles de nous éclairer sur l'important problème de la vie combinée de l'âme et du corps. Nous avons voulu savoir jusqu'à quel point cette conception essentiellement spirite d'une essence fluidique matérielle, servant d'enveloppe à l'âme, est d'abord en concordance avec les idées généralement admises aujourd'hui dans la science au sujet de la transmission des forces ; puis abordant plus spécialement ce qui concerne la collectivité de l'âme et du corps, nous avons considéré cette enveloppe, appelée pèrisprit, comme chargée de les unir, et d'établir entre eux les rapports desquels doivent résulter les manifestations de la vie terrestre.

Or, en poursuivant notre œuvre, il nous a semblé qu'une parfaite concordance s'établit entre les résultats de cette conception et ceux de la réalité que, par ce moyen, nous sortons du vague des hypothèses, pour entrer dans le domaine d'une satisfaisante rationalité. Qu'en outre cette conception, bien loin de contrarier en rien les idées que nous avons de la justice, de la prévoyance, de la parfaite science de Dieu, les confirme au contraire, et que, faisant mieux encore, elle les précise tout en les étendant ; que, sans faire entrer l'homme d'un premier jet en possession de la certitude, elle lui donne tout au moins, au point de vue de ce qu'il lui est permis de considérer ici-bas comme probable, les plus admissibles explications ; que non seulement elle ne dément pas le fait originel de la création d'âmes égales et douées d'une même puissance de production pour le bien, mais qu'elle explique en outre comment, par l'intervention d'un pèrisprit que le travail volontaire de la créature a plus ou moins

épuré, les manifestations afférentes à chacun de nous doivent être distinctes et différentes dans leur forme et dans leur nature quand on passe d'une individualité à une autre. Enfin cette conception, projetant ses lumières sur tout ce qui intéresse la destinée présente et future de l'homme, fait comprendre à celui-ci la nécessité du travail physique, intellectuel et moral sur cette terre, et lui dévoile tout ce qu'il y a d'essentiellement juste, d'essentiellement progressif, tant pour la créature isolée que pour l'humanité tout entière, dans les modes de punition et de récompense qui se présentent à nous comme la dérivation nécessaire et inévitable de la conception elle-même.

Tout en conséquence s'accorde et s'unifie dans cet ordre d'idées, et, sauf quelques corrections, amendements et développements ultérieurs, qu'il serait on ne peut plus présomptueux de ne pas prévoir, il nous a semblé qu'on pouvait, pour l'époque actuelle, je le répète, l'accepter comme solution du grand problème de la psychologie.

En nous exprimant ainsi, nous obéissons à cette pensée qu'à chaque heure de l'âge des mondes l'homme fait ce qu'il peut, et qu'il est tenu de le faire, bien qu'il n'ignore pas que ses successeurs feront mieux que lui. Mais, sous l'empire de l'idée spirite, loin de s'affliger que le temps vienne imprimer à ses œuvres cette sorte de déchéance, il se réjouira d'un progrès dont il sera appelé à profiter, car il sait que les conquêtes de l'avenir seront aussi les siennes, puis qu'en vertu de son immortalité, cet avenir lui appartient.

Deux ordres de recherches se présentent donc à nous.

Le premier ayant pour objet de déterminer suivant quel mode d'organisation sont constitués l'âme, le corps et les liens qui les unissent entre eux, pour former la créature humaine susceptible d'agir et de penser.

Le second se proposant de définir sous quelles conditions se fait l'exercice et le fonctionnement de cette organisation pour la production des manifestations de la vie.

C'est du premier de ces ordres de recherches que nous nous occuperons ici exclusivement.

Le second fera l'objet d'un traité séparé qui ne tardera pas à faire suite à la présente publication. F^{ois} VALLÈS.

ERRATUM. — Numéro de septembre, page 349, ligne 8, lire *facilement* au lieu de *faiblement*

Revue générale du Spiritisme

Les Esprits souffrants à Seignelay. — MESSIEURS. Notre groupe est formé tout nouvellement (21 mars 1879), plusieurs d'entre nous ont lu bien des volumes, mais n'ont jamais trouvé dans les instructions le récit du fait suivant :

Nous étions cinq spirites, réunis à Beaumont, petit village à quatre kilomètres de Seignelay ; le dîner terminé, le maître de la

maison nous dit : Frères et Sœurs, si vous le voulez, n'allons pas à la fête, et étudions un peu; nous nous rangeâmes autour de la table.

Dix minutes après, un Esprit souffrant (suicidé par l'alcool), se manifesta spontanément; après nous avoir dit des invectives, ce pauvre Esprit nous demanda à boire. Le président de notre petite réunion lui fit quelques observations, et le maître de la maison (médium parlant), pris d'une convulsion nerveuse très-forte nous demanda à boire de telle façon que nous fûmes forcés de nous tourner vers lui; il était presque étranglé, notre émotion fut voisine de la peur.

Nous lui donnâmes un verre de vin qu'il prit à deux mains et but d'une seule gorgée. Il voulait avaler le verre que ses dents cherchaient à briser; nous le lui retirâmes des lèvres; bonne précaution, car, devenu calme, il nous avoua que sans notre prudence, il l'aurait broyé.

Le dimanche (24 août), après avoir bu son verre de vin le médium en demandait encore un; je lui présentai un verre d'eau, mais il fut pris d'un étranglement étrange qui faisait vraiment peine à voir. Le médium nous parla pendant trois heures, les Esprits venaient sans être appelés. Nous avons eu un mobile mort de faim et de soif, en Suisse, en 1870, il y avait mangé de la neige; cet Esprit nous fit voir par le médium ce qu'il avait souffert.

Vint ensuite un suicidé par coup de feu; quelles souffrances a subies ce malheureux Esprit! les membres du médium se disloquaient sous des efforts terribles. Le frère de cet Esprit, incorporé ensuite, réclamait la fortune qu'il avait volée à ses frères et à ses sœurs..

Nous avons eu l'Esprit d'une femme morte, il y a peu de temps, qui avait bien du chagrin de la perte des terres qu'elle avait possédées; ses cris, ses larmes, ses plaintes étaient incroyables; elle souffrait horriblement de voir tout vendre par ses héritiers. Enfin, dans cette soirée, plus de vingt Esprits se sont manifestés; à part deux ou trois, tous accusaient de fortes attaches à la matière.

Nous ne trouvons pas sur nos livres, d'exemples de médiums parlants qui obtiennent de pareils effets à l'état de veille; nous pensions que ces faits n'étaient possibles qu'aux somnambules, car le son de la voix, la toux, le changement de physionomie, les cris, les souffrances de la faim et de la soif, se dépeignaient sur la figure du médium d'une manière nettement caractérisée.

Veillez être assez bon pour nous dire si des manifestations pareilles ont déjà été obtenues.

Le secrétaire, A. LIARD.

Le président, DOROTHÉ.

Nota. — Pendant les travaux d'Allan Kardec, le médium Morin s'endormait ainsi sous l'influx spirituel, et nous connaissons au moins cent médiums qui, sans effluves magnétiques humaines, obtiennent les résultats remarquables signalés à Seignelay; les Esprits

souffrants viennent ainsi caractériser leur vie dans l'erraticité, pour nous demander de bonnes et consolantes paroles, un souvenir, la pensée charitable, la prière spirite qui soulage et fortifie. Frères de Seignelay, continuez votre œuvre pour donner la paix, la force morale aux Esprits souffrants avec lesquels nous sommes solidaires ; il nous faut les aimer et les instruire, telle est la loi.

Fait de prévision.— Un ami m'a raconté que des faits bien singuliers se sont passés et se passent encore à S^t-A...., Jura. Il y a là une maison qui depuis de longues années est sans cesse visitée par les Esprits. Cette maison est habitée par une famille très-honorable que je connais, car S^t-A.... est tout près de G...., où j'ai une tante, et quantité de cousins et de cousines.

Or, il y a plus d'un an, un membre de cette famille, une jeune fille charmante qui n'avait pas vingt ans, M^{lle} de D.... annonça à ses parents et à ses amis qu'elle mourrait au bout d'un an, à telle heure et telle date. A cette époque, elle se portait à ravir ; heureuse et riche comme on peut l'être en ce monde, elle n'avait rien à désirer, rien à rechercher de plus que ce qu'elle avait. Aucune de ses aspirations n'était gênée ; en un mot, si quelqu'un pensait avoir des raisons pour songer à mourir, à coup sûr ce n'était pas elle.

Cette idée, si lugubre pour la plupart des mortels, ne l'attristait pas. Bien loin de là elle en éprouvait une joie profonde. Ses parents et ses amis s'étonnaient de l'entendre parler si gaîment de ce qu'elle appelait le beau jour de sa délivrance. On l'aurait volontiers crue folle, mais rien dans sa conduite n'autorisait cette supposition. On ne la voyait ni malade ni mélancolique, mais au contraire bien portante, gaie et presque folâtre. Il y a quelques mois cependant, elle fut affectée de certains malaises et de langueurs qui décidèrent sa famille à l'envoyer à Cannes ou à Hyères, je ne sais plus au juste. Avant de partir M^{lle} de D.... fit ses adieux à sa famille, à ses amis, aux personnes qu'elle connaissait ; à tous elle dit sur un ton enjoué : « Nous ne nous reverrons plus dans ce monde, je ne tarderai pas à être délivrée de la vie. » Peut-on faire de ces plaisanteries ! pensait-on.

Elle ne revint pas en effet. Un jour, une dépêche vint annoncer à son père que sa fille était morte presque subitement. Elle s'était sentie sérieusement indisposée un jour ; vite on envoya le médecin ; mais elle lui dit : « A quoi bon ? Tout ce que vous pourrez faire sera inutile. Je vais bientôt mourir. Si vous saviez combien je suis heureuse ! Quelle joie ! quel bonheur ! enfin !!! Et elle passa à l'heure qu'elle avait prédite. Ce ne fut pas une mort ; jeune fille elle s'était transformée en colombe, et d'un coup d'aile subit était remontée dans sa patrie céleste. Son père fut averti, non pas seulement par une dépêche, mais par une série de manifestations d'ordre spirite, qui, depuis cette mort, ont repris une nouvelle intensité. Notez que la famille de cette jeune fille est très-profondément atta-

chée au catholicisme. Elle croit forcément aux manifestations spirites, mais elle ignore la belle doctrine qui en découle. Ne pensez-vous pas que le fait ci-dessus pourrait donner lieu à une communication intéressante? Je tâcherai, à mes prochaines vacances, de prendre tous les renseignements possibles sur cette maison fréquentée par les Esprits. ALGOL.

Smyrne, le 25 juillet 1879. — Nous avons ici un khan entier en émoi. Les cinquante ou soixante familles qui y demeurent, affirment voir des pierres tomber de je ne sais où, lesquelles pierres brisent les vitres et atteignent même des personnes sans leur faire aucun mal. Des lampes et plusieurs autres objets se déplacent.

Comme vous voyez, c'est la répétition des mêmes phénomènes qui ont eu lieu en Europe et en Amérique. Lorsque je saurai tous les détails, je vous en enverrai la relation exacte. Des phénomènes d'un autre genre se sont passés à l'île de Mételin. Possession et guérison radicale par le magnétisme, expulsion du sujet magnétique par l'autorité locale et par la populace, voilà à peu près ce qui s'est passé dernièrement à Metelin. Dans ma prochaine lettre, je pourrai vous donner plus de détails sur cette affaire.

E. Rossi de JUSTINIANI.

Casino de Fécamp. — Depuis quelque temps, les principales villes de l'Europe, et actuellement, nos stations balnéaires, reçoivent la visite de physiciens forains, qui s'intitulent médiums et doivent, en spectacles payés, révéler les merveilles de l'électricité, les mystères de la mort par les Esprits frappeurs, la divulgation du magnétisme et du spiritisme charlatanesques et mystificateurs.

Les annonces d'apparitions infernales attirent la foule, surtout la classe qui possède; les journalistes pour qui tout est bon lorsqu'il s'agit de clabauder contre les spirites, aident à ces réclames fantastiques, et régulièrement, le bon public et les reporters eux-mêmes sont furieux contre ces entrepreneurs de merveilles qui n'ont rien démontré, rien fait apparaître, et qui se sauvent avant le spectacle, comme à Douai; l'un de ces farceurs, le 8 août 1879, a mystifié ainsi tout Fécamp, par des annonces fantastiques; ce soi-disant médium, comme bien d'autres de ses confrères, obéit à un mot d'ordre, et sous l'instigation de quelques noires menées qui tendent à rendre le titre de médium l'équivalent de menteur, dupeur, jongleur, aventurier, vendeur d'orviétan.

La rage des adversaires de la cause n'empêchera pas notre croyance d'être en conformité avec les lois éternelles, de répondre à toutes les saines aspirations de l'esprit humain, d'expliquer mieux que tout autre le pourquoi de notre existence sur la terre et dans l'espace. Laissons passer ces colères vaines et éphémères auxquelles le spiritisme doit survivre.

Puissance de matérialisation des Esprits. — Ayant entendu par-

ler de M^{me} Anna Stewart, de Terre-Haute, Ind., comme médium spirite, je me mis en route pour cette localité avec ma femme et M^{me} Blond, ma sœur; nous eûmes une séance chez M^{me} Stewart, dans laquelle la lumière fut partiellement baissée, laissant toutefois la chambre assez éclairée pour qu'il nous fût permis de voir et de reconnaître les personnes qui s'y présentaient. Nombreux furent les Esprits qui sortaient du cabinet et furent reconnus par leurs amis. Nous en vîmes un que nous reconnûmes, le grand père de ma femme. Il nous serra la main, appela chacun par son nom, parla très-distinctement et nous regarda comme il le faisait de son vivant.

Le lendemain, dans la matinée, on nous parla d'une jeune lady qui était médium, miss Laura Morgan; à dix heures nous attendîmes pour une de ses séances. Le cabinet était construit de manière à tout pouvoir observer. La chambre était suffisamment éclairée et nous n'eûmes aucune difficulté à distinguer tous nos amis qui se [présentèrent]. Isaac Harned apparut et parut charmé d'être reconnu par nous; il nous tendit les mains, en articulant quelques syllabes. Je le priai d'écrire quelques mots à sa femme, et lui passai un crayon et du papier; en très-peu de temps il me les retourna avec le message suivant, lisiblement écrit: « Ma chère femme, je suis heureux. Je voudrais que vous puissiez me voir, car je suis toujours avec vous! » John Boyd se présenta ensuite, m'appela par mon nom, me secoua la main, et agit comme une personne vivante.

Nous eûmes une autre séance chez M^{me} Stewart, où notre oncle John Webbert nous donna la main, nous appelant par nos noms, regardant aussi naturellement que s'il était en vie; il se dit très-heureux.

Nous demandâmes ce que nous pourrions faire pour être les bienvenus dans le monde des Esprits. Sa réponse fut: « Vivez dans la vérité et dans la justice et soyez bon pour toute l'humanité. »

Résolus à poursuivre nos investigations jusqu'à ce que nous fussions entièrement satisfaits, nous séjournâmes huit jours de plus et nous eûmes vingt séances, douze chez miss Morgan, huit chez M^{me} Stewart. Chez miss Morgan pendant le jour et chez M^{me} Stewart le soir. Nous les estimons également comme de bons et recommandables médiums.

Pendant ces séances nous vîmes au moins une centaines de formes d'Esprits qui furent reconnues par leurs amis; nous avons constaté la présence de nos proches parents et d'amis intimes. Nous vîmes nombre de mêmes formes, à chaque place, et en des temps différents, et diverses preuves nous furent données par Joseph Mundell qui mourut d'une angine couenneuse. Il sortit du cabinet avec la gorge emmitouflée, et revint ensuite avec la gorge découverte. Il s'approcha, parla à sa cousine, disant: « Comment vous portez-vous, Amanda? » il s'assit près d'elle, prit sa main et la plaça sur sa gorge. Elle y sentit parfaitement le gonflement produit par la

maladie. Après eux vint James Mundell qui distribua des poignées de mains et conversa très-librement avec nous en répondant franchement à toutes nos questions. Joséphine Hosier sortit nombre de fois, toujours habillée différemment. Ellen Hosier apparut habillée de soie noire. Nous lui demandâmes si c'était là le vêtement dans lequel elle avait été enterrée. Elle répondit « Non, » retourna et revint habillée en blanc, comme au jour où elle fut ensevelie.

Pour conclure et comme nous l'avons dit précédemment, tous ceux que nous avons reconnus étaient de proches parents, ou de chers amis qui, ces dernières années, avaient fait leur entrée dans le monde des Esprits.

J.-A. A.-E. M. J. BOYD BOND.

Traduit par M. V.... du Banner of light, 27 avril 1879.

Le Spiritisme chez les Slaves. — Les Slaves des anciens temps croyaient aux Esprits et les divisaient en divers ordres; ils les nommaient : *Dziaj*, *Willie*, *Rosolki*, *Duhi*, etc. — Ces croyances sont connues de nos jours, mais voilées par les préjugés et la superstition.

Les prêtres qui, du haut de leur chaire, prêchent contre le spiritisme, en l'anathématisant ainsi que ses adeptes, servent notre cause sans le savoir. Ils sont en contradiction avec eux-mêmes puisqu'ils admettent les manifestations des Esprits, les visions, les obsessions, etc.? Pourquoi condamnent-ils donc notre doctrine comme étant *diabolique*? serait-ce parce que nous ne partageons pas leurs opinions et que nous ne leur donnons plus l'occasion de spéculer sur l'ignorance des fidèles?

Comme partout, parmi les Slaves il y a des dévots fanatiques; leur nombre est inférieur à celui des libres-penseurs qui accepteraient volontiers notre doctrine.

En Dalmatie j'ai connu un grand nombre de médiums inconscients et à manifestations diverses.

Avec leur aide des phénomènes remarquables s'accomplissent journellement; ils donnent de la besogne aux gens d'église qui veulent réveiller la traditionnelle puissance de l'eau bénite, et cela se comprend, sans aucun succès, je cite un exemple:

A Lesina (Dalmatie), il y a un palais ancien, inhabitable à cause des faits extraordinaires qui s'y produisent jour et nuit. — On a supposé, d'abord, que ce palais était l'officine de faux monnayeurs ou une retraite d'assassins; des faits sont venus prouver qu'il était réellement hanté par des Esprits, car ceux qui osent y pénétrer sont exposés à leur merci et maltraités de différentes manières. Des mains invisibles les soulèvent en l'air, les garottent, les frappent, leur jettent des pierres, etc. — Les meubles sont transportés d'un endroit à l'autre, etc. A ces manifestations, s'ajoutent des visions d'ombres, de flammes, de vapeurs et de clartés phosphorescentes, etc.

L'évêque, pour exorciser *lui-même* les Esprits, paré de ses habits sacerdotaux, eau bénite et bréviaire en main, entra une nuit dans

ce palais, accompagné de son clergé ; l'air moqueur, il disait : « Nous verrons si ces démons oseront me faire ce qu'ils ont fait à tant d'autres. » Soudain, les torches s'éteignent, une lueur phosphorescente s'agite, du bruit se fait entendre, et diverses ombres se lèvent à cette clarté incertaine. L'une d'elle s'approchant de l'évêque lui lança un formidable soufflet, qui laissa sur sa joue une trace noirâtre de main vigoureusement appliquée. Les révérends, doués de vanité plus que de courage, se sauvèrent à toutes jambes et ne se sont plus approchés du seuil de ce palais.

Si vous ou quelques-uns de nos frères conservaient des doutes, il n'y aurait qu'à écrire à Lesina, d'où, j'en suis certain, on aurait les mêmes relations. Sur ce genre de phénomènes et bien d'autres, vus de mes propres yeux, je pourrais parler, si je ne craignais de mésuser de votre temps, Messieurs.

Je crois qu'à l'aide de livres traduits en slave et en italien, et de quelques frères bien dévoués, on pourrait facilement répandre notre doctrine dans ces contrées où les médiums ne manquent pas. Le terrain y est fertile et promet une bonne moisson si des hommes dévoués et désintéressés veulent le cultiver.

La propagande, dans ces contrées, serait un véritable bienfait ; puissions-nous, parmi nos F. E. C., qui jouissent d'une position indépendante, en trouver qui se dévouent à cette entreprise ! — Les moyens manquent mais tout bon spirite offrirait son obole. — L'entreprise est hardie, difficile même à exécuter, mais une fois entamée elle marcherait d'elle-même.

Comte de NICHICHIEWICH, à Mansourah (Égypte.)

Nota. — Le vœu de notre correspondant se réalise ; le livre des Esprits a été édité par M. F. Gtodzinski, négociant à Limberg (Gallicie), en langue polonaise ; la traduction en est bonne et nous prions nos amis slaves d'acheter ce livre chez l'éditeur spirite dévoué, convaincu et désintéressé.

Janovo (Russie). F. E. C. — L'article que je vous envoie aujourd'hui, bien que signé d'un N, l'initiale du nom de son auteur, me paraît avoir de la valeur pour vos études psychologiques.

Nos livres spirites trouvent ici un nombre de plus en plus grand de lecteurs. Pour ceux qui ne lisent que le russe, je traduis un livre de manifestations, sympathiques à mon avis : *Les miracles de nos jours*, par Auguste Bez. La traduction avance lentement, il est vrai, car, en ma qualité de membre actif du Comité de statistique de Nijny, j'ai cette année beaucoup à faire ; je n'abandonnerai pas ma tâche, car Jean Hilaire mérite d'être connu. Les journaux ne parlent plus de lui et pourtant il serait intéressant de savoir ce que lui et son fils sont devenus.

Je commence aussi à voir les Esprits et à les entendre parler. Entre autres choses j'ai vu l'Esprit de mon oncle qui demeurait dans son bien, à dix verstes de Janovo, au moment où il se suici-

dait (1). Pendant un temps il m'apparut jusqu'à quatre fois, tantôt d'un côté de la chambre, tantôt de l'autre; je le vis derrière mon épaule, de sorte que ce n'était pas avec mes yeux corporels que je voyais et j'étais parfaitement éveillée, puisque c'était à neuf heures du soir. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que, dans l'une de ses communications, il me dit qu'il n'était pas venu vers moi, qu'au moment de sa mort j'étais devant lui, et qu'il tâchait de se soustraire à ma vue voulant rendre sa mort aussi mystérieuse que possible. Il n'était pas spirite, pas même croyant, mais nous étions amis intimes. Il a dû appartenir, dans une existence antérieure, à une secte qui obligeait ses malades à se tuer pour ne pas embarrasser leurs familles; l'oncle disait à qui voulait l'entendre qu'il agirait ainsi et il a tenu sa parole lorsqu'on s'y attendait le moins. Ses communications sont intéressantes mais un peu longues pour les reproduire ici, la traduction d'une dictée spirite n'étant jamais satisfaisante.

Le matin, à mon réveil, j'entends parler; ce sont des conseils pour l'avenir, ou des réponses qui trouvent aussi leur application un peu plus tard, dans la journée, ce qui prouve leur origine spirite. Seulement ce phénomène est très-capricieux, je ne puis jamais avoir ce que je désire.

Voici maintenant l'article signé d'un N, traduit d'une gazette russe « *Novoé vrémia* » (Le Nouveau Temps) (Hoboe Bpeml). 8/20 juin 1879. N° 1175.

LETTRÉ DE LA PROVINCE.

Monsieur, il y a quelque temps, votre gazette avait inséré une suite de récits sous ce titre : « *Le monde enchanté ou le Décaméron de Pétersbourg.* » Si ingénieux que soient ces contes, fruits de l'imagination, la réalité présente parfois des faits non moins étonnants que ceux qu'on invente. En voici un dont je garantis l'authenticité bien que je manque de données certaines pour en expliquer les mystères. — C'est à l'école du diocèse de Viatka (2) qu'eut lieu ce dont j'ai l'intention de vous faire part.

Une nuit, en automne 1872, lorsque toutes les élèves étaient déjà endormies, un être inconnu, enveloppé d'un voile blanc, entra dans l'un des dortoirs et s'approchant tour à tour de chacune des enfants endormies, se penchait doucement vers leurs visages; il les contemplant d'un regard pénétrant. Plusieurs élèves se réveillèrent et tremblantes d'effroi, elles suivaient des yeux cette inexplicable apparition. Lorsque leur tour arrivait d'être contemplées par le fantôme, elles fermaient les yeux et tâchaient d'arrêter leur respiration; personne ne remarqua comment la vision disparut. — Le matin suivant, dans l'établissement on ne parlait que du mystérieux vi-

(1) Toujours à genoux — il s'était tiré un coup de revolver au front. dans cette position.

(2) Chef-lieu du gouvernement de ce nom dans le nord de la Russie. (Note du traducteur).

siteur nocturne. Les autorités de l'école prirent des précautions contre les espiégleries des élèves auxquelles on attribuait cet événement. La nuit suivante, l'inspectrice et les élèves se tinrent longtemps éveillées dans l'espoir d'épier le fantôme, mais vers minuit, fatiguées par l'attente et les conversations, elles s'endormirent et la vision apparut à nouveau. Une servante qui dormait au seuil de la porte ne put la voir entrer. Ce fantôme traversait lentement, ou plutôt, il glissait dans l'air d'un bout à l'autre du vaste dortoir. Les élèves qui s'étaient réveillées, l'observaient et n'osaient bouger; — Les autorités se fâchèrent. On essaya de la persuasion, de l'intimidation, etc.; mais le fantôme continua ses visites; le sommeil des élèves fut troublé et pendant longtemps personne ne fut assez brave pour donner l'alarme. Enfin une élève (1) surmontant sa frayeur, se leva sur son lit en criant: « Le voilà, le voilà! » et elle désignait le fantôme qui se tenait tranquillement à la fenêtre. Tout le monde prit l'alarme. La supérieure sauta d'un lit sur l'autre, se dirigeant vers le fantôme qui ne pouvait se cacher nulle part; néanmoins, lorsque la supérieure tendit les mains pour le saisir, cet être étrange avait disparu et rien de lui ne restait à la place qu'il occupait. — Le lendemain, et longtemps après, le confesseur de l'établissement exhorta les demoiselles afin qu'elles éclaircissent ce mystérieux phénomène, voulant, si on le connaissait, qu'on se repentît pour avoir pris part à une action aussi indigne. Malgré tout, cependant, l'apparition resta une apparition, quoiqu'elle ne se reproduisit plus. Plus tard, pendant les premières vêpres, à l'église de l'école, plusieurs élèves entendirent des accords sourds et étranges s'échapper de la pièce où se trouvait le piano. La tension morale des enfants était si forte que l'une d'elle ne put retenir un cri. Immédiatement, les 250 élèves tombèrent à terre. Celles qui étaient aux premiers rangs se traînèrent à genoux dans le sanctuaire, se cramponnèrent à l'habit sacerdotal du prêtre, et l'office fut interrompu. On parvint tant bien que mal à calmer les enfants, mais, quelques minutes après, un nouveau cri retentit dans l'église et la même histoire recommença..... Ici, finit le fait authentique de l'apparition à l'école.

Ce qui nous paraît digne de remarque c'est que toutes les élèves de l'établissement de ce temps-là, devenues aujourd'hui soit maîtresses d'écoles, soit auditeurs de cours, soit femmes mariées, etc., racontent encore les moindres détails de l'apparition, et vous n'entendrez, d'aucune d'elles, une explication sérieuse sur cet être mystérieux.... Si, réellement, il se cachait là quelque espiéglerie, de qui que ce fut, disons même de l'une de nous, il serait bon que l'auteur de cette plaisanterie l'avouât publiquement, par

(1) M. M. F. — C'est moi, actuellement auditeur des cours de médecine à l'hôpital de Nicolas à Saint-Petersbourg. (Note de l'auteur de l'article).

la voie d'un journal. Le péché est ancien et ne peut être puni, tandis que sa confession aurait ce résultat d'enlever à de jeunes cerveaux l'idée superstitieuse d'une apparition d'Esprit. N.

Voici juste deux mois que cet article a été imprimé ; comme il n'a pas encore eu de réponse, je vous l'envoie, sans crainte de voir démentir le fait dont il est question ci-dessus.

Anna BOLTINE.

Un médium peintre à Fécamp. — M. Hugo d'Alési pendant son séjour chez moi, à Fécamp (Seine-Inférieure), nous a donné des preuves de sa faculté médianimique ; en mai dernier, à Paris, ce médium fit mon portrait à l'huile ; celui de M^{me} Hue fut tracé avec l'aide d'une carte photographique. L'Esprit guide, T. Donato, ancien peintre à fresque, voulût les faire plus grands que nature, et fut entravé par l'Esprit Maze, père de M^{me} Hue, qui ne voulait pas que sa fille acceptât le Spiritisme. Donato réclamant la présence corporelle de ma femme je fis venir M. Hugo d'Alési à Fécamp.

Devant ma famille et plusieurs personnes que j'invitai, le médium voulut bien nous donner des preuves de sa faculté ; il exécuta en trente minutes un portrait d'homme avec son buste, mesurant 50 centimètres de hauteur sur trente de largeur, les traits en sont expressifs, pleins de fermeté et virils.

La seconde épreuve se fit au milieu de ma famille et de M. et M^{me} L... ; nous eûmes, par Donato, une tête au crayon de même dimension que la première, représentant un personnage antique drapé dans sa toge, comme un César romain.

La troisième manifestation se produisit encore dans ma maison, entouré des miens, de M. Favié, receveur de l'enregistrement, et M. L... caissier (tous deux magnétiseurs), de M. le receveur municipal. Le médium fit, à la sanguine, la tête d'une charmante jeune fille, grandeur naturelle ; les traits sont doux, pleins d'innocence, les cheveux frisés tombent d'une manière naturelle sur le front et autour de la tête. Signé Gr...., ce portrait fit l'admiration des visiteurs et des connaisseurs qui y reconnaissent la touche du célèbre peintre Greuze.

A la quatrième séance, aux miens s'étaient unis M. D..., député, son frère, négociant à Rouen, leurs dames et leurs enfants, un rédacteur du *Petit Rouennais*, M. Favié, M. G..., médium écrivain, en tout quinze personnes ; nous éteignîmes les lampes et nous plaçâmes une bougie allumée sur une table placée derrière le médium, assez éloignée pour permettre aux assistants de passer entre cette lumière et le médium qui pouvait tout au plus voir son papier ; au crayon noir et en moins de trois quarts d'heures, avec des lignes rapides tracées comme au hasard, il traça une tête de femme dont la tête est couverte par une coiffure qui a une cocarde au côté ; des cheveux frisés lui tombent sur le front et sur le cou,

le regard est fixé vers le ciel. M. G.... médium sollicité par nous, obtint ce qui suit :

« Messieurs, une seule réunion ne peut vous convaincre : il vous faut étudier beaucoup pour avoir une persuasion certaine ; ne jugez pas à priori sans avoir bien observé, comme le doivent faire des esprits sérieux, tels que les vôtres.

« La phénoménalité qui se dévoile actuellement est le prélude de la grande révolution morale qui se prépare sur notre terre.

« Il faut avoir l'intelligence de ces choses ; juger sans parti-pris ces phénomènes, et le faire avec conscience, avec courage, à l'aide de l'étude. Un ami qui vous a connus dans ce bas-monde. » —
Lalizel.

Le médium était très-agité, sa main avait de la peine à tracer des caractères ; il dut remplacer sa plume par un crayon et put continuer à écrire.

Les dessins exécutés dans ces trois séances l'ont été au milieu des conversations générales et d'interpellations faites au médium par les assistants, ce qui le forçait à toujours lever la tête et à ne pas voir ce qu'il exécutait ; sa main jette des lignes, trace des ombres tout d'abord, le contour de la figure se dessine, le nez et enfin les yeux terminent l'œuvre.

Je conclus en certifiant que les séances par M. d'Alési ont vivement impressionné tous nos amis, quelques-uns iront vous voir à Paris.

Bien à vous,

CH. HUE, officier d'académie.

Histoire du développement organique intellectuel et moral de l'individu.

Questions à poser à tous les groupes pour être élucidées par le concours des lumières de tous les spirites et de leurs guides spirituels en vue d'un prix J. Guérin à venir.

« 1° Histoire du développement organique intellectuel et moral de l'individu, dans le temps et dans l'espace ; c'est-à-dire, que, comme l'individu organique n'a pas été créé de toute pièce, que la science admet une série organique formant une échelle biologique dont l'homme est le couronnement, faire l'histoire des découvertes sur lesquelles cette idée repose ; indiquer les degrés et les rapports de l'instinct et de l'intelligence avec chaque partie de la série, et dans leur développement successif.

• 2° Comme l'individu organique n'a pu persister à travers les milliers de siècles, sans la famille, faire en même temps l'histoire du développement organique, intellectuel et moral de la famille, et dire quelle a été l'influence de l'individu sur la famille, et de la famille sur l'individu, tant au point de vue organique, qu'intellectuel et moral.

« 3° Comme les familles se sont réunies en société, faire l'histoire du développement organique intellectuel et moral des sociétés,

de leur influence sur la famille et l'individu, et de l'influence de l'individu et des familles dans la société.

« 4° Dans le développement organique des sociétés, on doit pouvoir considérer les individus, comme remplissant, dans l'organisme social, le même rôle que les atomes chimiques dans l'organisme des individus, et les familles, comme remplissant le même rôle que les cellules.

« On peut aussi considérer les différentes fonctions qui s'accomplissent dans les sociétés telles que les sciences, les arts, la poésie, l'agriculture, le commerce, etc. etc., comme des organes et des appareils d'organes.

« Remarquer que dans les sociétés, les cellules, les organes, et les appareils d'organes, sont formés par des individus, qui, comme les atomes chimiques, dans l'individu, ont des aptitudes ou des volontés particulières, et qu'ils se réunissent par une attraction semblable à celle qui unit les atomes dans l'organisme de l'individu, pour former les cellules, les organes et les appareils d'organes. Que les individus ne diffèrent également entre eux que par leurs aptitudes à remplir telle ou telle fonction. Remarquer aussi que dans les sociétés, les individus, comme les atomes dans les organismes de l'individu, entrent et sortent, vont et viennent, et que ce que nous appelons la mort dans l'individu de la société, ne diffère pas de ce qui se passe dans les atomes chimiques, lesquels rendus à leur liberté hors de l'organisme, sont encore aptes à y rentrer et à y jouer leur rôle.

« 5° Que tous ces phénomènes obéissent à deux ordres de lois :

« a Les lois d'ordre magnétique ;

« b Les lois d'ordre spirituel.

« Que par ces deux ordres de lois on peut expliquer tous les phénomènes organiques intellectuels et moraux de l'individu de la famille et de la société.

« Par les premières lois d'ordre magnétique, vous pouvez expliquer tous les phénomènes d'ordre physique, chimiques et cosmique ; et par les seconds tous les phénomènes d'ordre biologique instinctifs, intellectuels et moraux. Ces deux ordres de lois peuvent être présentés sous une autre désignation, plus pratique :

« a La génération spontanée ;

« b La génération héréditaire.

« La génération spontanée produit les phénomènes cosmiques et physico-chimiques. La génération héréditaire est basée sur les mêmes forces magnétiques dirigées par l'esprit, dont les manifestations biologiques sont susceptibles de se transmettre physiologiquement par hérédité, et d'être continuées par la réincarnation.

« Il faut montrer que la théorie de l'évolution qui semble vraie lorsqu'elle expose la série des progrès accomplis successivement, n'est point ce que certains naturalistes prétendent. Il n'y a de vrai que la constatation des faits. Elle est fautive par leurs explications, lorsqu'ils disent que ce sont les éléments anatomiques seuls qui

progressent, qu'il n'y a aucune individualité psychique pour chaque organisme, que l'individualité psychique n'est que dans la cellule ou la monère.

« Par la loi de la reproduction des individus dans toute la série des progrès successifs, loi qui limite le pouvoir des individus à ne reproduire qu'un être semblable à eux, une cellule ne produira jamais qu'une cellule ; comment se sont donc produites les acquisitions nouvelles ?

« Toute la loi du progrès est dans l'explication de ce fait ; la démonstration est du ressort des lois d'ordre spirituel, il appartient donc au spiritisme de la chercher et de la trouver. C'est sur ce fait que repose notre évolution intellectuelle et morale. Tant que cette démonstration ne sera pas faite, le progrès ne peut s'accomplir que par le sentiment c'est-à-dire par un instinct moral. Ce n'est que par elle que l'individu peut être affranchi, élevé à sa dignité d'homme libre ; c'est alors seulement qu'il pourra avec quelque connaissance de cause, rendre à Dieu ce qui est à Dieu et à César ce qui est à César.

« Nous avons vu que la théorie de l'évolution basée sur le principe psychique présent dans la monère, ne peut expliquer tous les progrès. La loi de l'hérédité en barre le passage, puisque le produit doit ressembler aux parents. On ne peut comprendre en effet, que le père et la mère puissent donner ce qu'ils n'ont pas, et on comprendra encore moins que la cellule puisse devenir l'homme qu'elle ignore, si elle n'est pas dirigée dans sa marche ascendante.

« Admettons même, ce que je crois vrai, que l'organisme humain n'est physiologiquement qu'une cellule qui a réalisé en plein jour, aux yeux de tous, les fonctions qui sont latentes et cachées dans son enveloppe ; il restera toujours à démontrer comment son principe psychique a pu acquérir une telle conscience de lui-même, une telle foi à cette conscience, une telle certitude de son avenir psychique, qu'il préfère sacrifier ses organes temporaires, ce qu'on appelle vulgairement son corps, la vie terrestre, pour affirmer sa vie spirituelle et toutes ses aspirations. Ce ne seront jamais les milliards d'atomes, inconscients de la vie humaine, et qui forment l'organisme, qui pourront s'entendre pour concourir à former la conscience humaine, et lui donner la mémoire des faits historiques, scientifiques, les facultés d'analyse et de synthèse, les aspirations de la vie éternelle ; et pourtant cette foi en la vie spirituelle ne peut être une illusion. Quand bien même nous voyons tous les jours des personnes s'illusionner sur ce qui constitue, pour nous, la réalité de la vie spirituelle et sacrifier volontairement un bien réel, la vie terrestre qu'ils possèdent pour une vie spirituelle, qu'ils se figurent à tort être ce qu'ils croient, ces faits, ces erreurs même, ne constituent pas un argument contre la vie spirituelle normale. Ils prouvent au contraire que la vie spirituelle est progressive, et par suite susceptible de divers degrés de conscience, avec une certitude relative à chaque degré. En

d'autres termes, que, la vie spirituelle est une réalité à quelque degré de spiritualité que l'on ait atteint. C'est ce qui fait les différents cultes, les différentes religions ; si elles ne s'accordent pas dans les détails, elles sont toujours d'accord sur le fond qui est ce même désir de la vie éternelle. « Errer sur ce que l'on désire, ne prouve pas que ce que l'on désire n'existe pas. La théorie de l'évolution compliquée de la loi de descendance ou d'hérédité, et du transformisme, ne peut pas même rendre compte de cette erreur ni comment elle peut se produire. S'il existe une vie spirituelle correspondante à la vie consciente de l'individu sur la terre, il doit aussi exister une vie spirituelle correspondante à la vie spirituelle des familles et des peuples ou sociétés. Ce fait étant acquis, et la théorie de l'évolution ne pouvant l'expliquer, il faut, forcément, chercher une explication et elle ne peut se trouver que par les lois d'ordre spirituel.

« Nous avons dit que les lois d'ordre spirituel commandant aux lois d'ordre magnétique, présidaient aux phénomènes de la vie et qui se développaient suivant une série qui a été vue et constatée par les évolutionnistes, que ce sont ces lois spirituelles qui réalisent cette série.

« Il y aurait donc une vie spirituelle qui se réaliserait sur notre terre et dirigerait l'évolution de la cellule, se manifesterait enfin par des organismes de plus en plus élevés et formerait enfin l'homme. Cette vie spirituelle serait en quelque sorte l'âme de la terre et s'élèverait par degré dans la réalisation de toutes ses facultés.

« L'homme réalisé sur la terre, les temps sont-ils accomplis ?

« De même que les mondes exercent les uns sur les autres une action magnétique manifestée par la gravitation. Cette force magnétique étant d'ordre inférieur à la force spirituelle, il devient très-facile de comprendre que les habitants de ces mondes peuvent influencer sur les habitants des autres mondes, ne fut-ce que par l'action qu'ils peuvent exercer sur leur force magnétique propre à leur monde particulier ; si bien que, à la loi magnétique et spirituelle de notre globe, correspondrait une loi magnétique et spirituelle à chaque globe, et que, toutes ensemble, constitueraient le magnétisme universel et le spiritualisme universel. Il ne faut pas que le tableau grandiose de la force magnétique et spirituelle, devant lequel notre chétive individualité disparaît en quelque sorte, nous fasse craindre de la perdre ou quelle se noie dans cet immense océan de fluides et de volontés.

« Notre individualité ne risque pas plus de se perdre là que sur la terre, que dans l'humanité, que dans les peuples et dans la famille, nous en avons une preuve certaine.

« De même qu'une cellule ne peut reproduire qu'une cellule, que la plante ne peut que se reproduire, que dans toute la série, chaque groupe ne fait que se reproduire, qu'il en est ainsi de l'homme, il en est de même de l'humanité qui se réalise sur la terre. Une fois un progrès acquis, elle reste stationnaire

jusqu'à ce qu'un envoyé, un missionnaire, un génie, un messie, suivant le besoin, soit dans l'ordre intellectuel et soit dans l'ordre moral, vienne l'initier à nouveau.

« Tous ces hommes supérieurs, ces missionnaires, ces génies, le messie lui-même, avaient une individualité; donc, nous conserverons notre individualité du temps, dans tous ces espaces et dans les siècles des siècles. Amen. »

Docteur D. G.

Le Spiritisme à Oran (25 juillet 1879).

Dans ma dernière lettre, j'ai promis des détails sur les progrès du Spiritisme à Oran, j'ai réunis les faits suivants :

Il y a six mois environ, la colonie espagnole d'Oran (portion intelligente qui, animée de l'amour de la liberté, a quitté son pays pour fuir la persécution politique), en grande partie spirite, se réunit et forma une société d'études spirites et psychologiques. Autorisés, ils ont loué un appartement meublé de bancs où peuvent se placer trente personnes. Des bancs latéraux permettent à vingt étrangers de s'asseoir. Avec les membres du bureau il y a soixante assistants.

Trente membres payent une cotisation mensuelle et peuvent amener à la société une personne étrangère. La société a fonctionné six mois sous la présidence d'*El signor Amoros*, qui a été remplacé, à l'élection, par *El Signor Navarette*.

Tout se passe entre Espagnols qui parlent leur langue ; je constate qu'ils sont animés de bonnes intentions, qu'ils discutent et n'acceptent pas le dire des Esprits comme parole d'évangile, et qu'ils font du prosélytisme. Ils ont sept ou huit médiums écrivains hommes, et un médium somnambule naturel femme, qui est aussi écrivain à l'état somnambulique. Les médiums ne sont pas encore bien formés, les fluides manquant encore d'assimilation ; l'écriture obtenue est saccadée, grosse, irrégulière, et les lignes très-espacées. Ils se réunissent le vendredi pour recevoir les communications et le lundi pour les discuter. Ils excellent dans la discussion, mais le président Navarette ne la laisse pas s'égarer et la ramène aux principes de charité, de dévouement, d'abnégation.

Par l'intermédiaire de M. le médecin homéopathe Frey, je me mis en relation avec eux, mettant à leur service les documents que je possède, et mon expérience si elle pouvait leur être utile ; ils m'ont invité à assister à leurs réunions. A ceux qui parlent et savent lire le français j'ai offert nos livres ; le président m'a autorisé à vous donner ces détails, afin que, dans l'intérêt de la doctrine, vous en fassiez tel usage qu'il vous plaira.

Avec l'élément français spirite, rien à faire comme société ; je n'ai pu, depuis neuf mois de séjour à Oran, réunir quelques frères autour de moi pour continuer nos études en petit comité.

Chacun reste chez soi, qui, pour un motif, qui, pour un autre ; j'attends le moment favorable pour agir ; le manque de médium est cause de cette indifférence. Ne savent-ils pas que dans les réunions les médiums se découvrent ? Les Espagnols nous en donnent la preuve.

Il existe dans la rue de Mostaganem une réunion hebdomadaire familière, dans la maison d'une dame, médium somnambule et écrivain, qui assiste aux réunions de la société dont son mari M. Éloi Martinez est membre ; chez elle, se réunir, invoquer, suffit pour mettre à jour la médiumnité de ceux qui la possèdent à l'état latent, malheureusement ils marchent sans direction et invoquent à tort et à travers, laissant les médiums agir à leur guise. Un chef de groupe expérimenté ferait des études profitables pour lui et pour les incrédules ; je leur recommandai de confier la direction des études à une personne expérimentée, car il pourrait leur arriver quelque mésaventure, ce que vous comprendrez quand je vous ferai le récit des phénomènes que j'ai vus, que j'ai fait marcher à mon gré, empêchant un genre de phénomène de se produire, pour leur prouver qu'avec du savoir, de l'expérience et une ferme volonté, on se met à l'abri des obsessions qui arrivent quand on laisse les Esprits influencer les médiums à leur gré.

Le 16 juin dernier, à neuf heures un quart, on fit la prière. Onze dames, quatorze hommes, quelques jeunes garçons étaient présents ; autour de la table, trois médiums somnambules naturels. Une dame de trente ans, la maîtresse de la maison, son fils âgé de douze à treize ans, et une demoiselle de dix-sept ans. Un homme de quarante ans, médium écrivain, une dame s'exerçant à la médiumnité et votre serviteur.

Dès que l'enfant fut endormi, je lui demandai si le docteur Demeure que j'avais invoqué depuis plusieurs jours était là ; il me répondit oui. Je le consultai alors sur un malade ; le garçon ne répondant pas assez bien à mes demandes, une demoiselle endormie me transmit la consultation du docteur, sans me dire quelle était la maladie. Les trois médiums sont magnétisés ainsi : Après la prière ils se préparent à écrire et peu à peu, leurs regards deviennent fixes, ils se couchent sur un de leurs bras, appuyés sur la table, et se trouvent endormis somnambuliquement ; la demoiselle, interrogée sur la façon de faire des Esprits pour les magnétiser répondit que les Esprits les enveloppaient de leurs fluides. Les médiums voient tous la même chose, ils décrivent les Esprits qui se trouvent à la réunion, et en langue espagnole ils donnent des conseils, font des recommandations, etc., les médiums ayant vu une auréole de lumière autour de la tête d'un Esprit ont ressenti une douce impression de la présence de cet être, qu'ils nommaient le Christ, (tout esprit à apparence lumineuse devient un Christ) et qui était un Esprit supérieur. Un médium écrivain (homme) donne le nom des Esprits qui se communiquent.

Fait remarquable : une dame, placée à côté de la somnambule,

M^{me} Martinez, est mariée à un homme qui est à quarante ou cinquante lieues d'Oran, sur les hauts plateaux, où il arrache de l'alfa pour la compagnie franco-algérienne. Vers les onze heures du soir, cet homme (comme esprit) est venu faire visite à sa dame, et lui a parlé, par les organes la jeune fille qui ne le connaît pas, et qui a parfaitement décrit sa physionomie, sa taille, ses vêtements. Ce genre de manifestations assez rare mérite d'être noté.

Ensuite est venu l'Esprit d'un cordonnier qui fut voisin de la famille Martinez ; ignorant et léger, incrédule, pas méchant, il se plaît à se manifester en faisant des niches. Il a tracassé les trois médiums somnambules, leur a enlevé leurs bagues malgré quelles eussent eu la précaution d'entourer leurs doigts avec des mouchoirs. Les bagues ont été trouvées cachées au milieu des papiers qui se trouvaient sur la table. Le jeune garçon a été déchaussé et l'une de ses chaussures (les pieds étaient sous la table) a décrit un circuit en forme d'S majuscule. Le jeune garçon, sous l'impression de cet Esprit, s'est livré à toutes sortes d'excentricités ; il voulait se battre avec la jeune fille qui pourtant le maintenait en respect. Il a déchaussé cinq à six personnes, s'est enlevé paletot, gilet, chemise, et enfin, il s'est réveillé tout honteux de se voir sans chemise au milieu de tant de monde. Il s'est enfui dans sa chambre. J'oubliai de dire que Négro, l'esprit du cordonnier, avait aussi déchaussé et enlevé les bas à une personne ; la prière a été dite et la séance levée.

Le 23 juillet 1878, à 9 heures et demie du soir. Prière et lecture d'un chapitre de l'Évangile selon le spiritisme, ayant trait à la réincarnation ; le médium écrivain (homme), reçoit une communication qui recommande de bien suivre les phénomènes à observer, et que les médiums nous nommeront les Esprits qui se présenteront. M^{me} Martinez et M^{lle} Pétronille sont seuls magnétisées par les Esprits ; elles s'entretiennent avec les Esprits présents et répètent ce qu'ils veulent nous dire.

Le docteur Demeure se présente spontanément et me demande par M^{lle} Pétronille, si le malade à qui, le mercredi précédent, il a ordonné des remèdes, a suivi ses prescriptions ; sur ma réponse négative, il ajouta : c'est bien, il le fera plus tard. Il y a un malade parmi vous, dit-il, cet homme en blouse noire, il souffre de l'estomac ; qu'il prenne deux bains sulfureux par semaine, fasse bouillir des herbes dans du vin et en boive deux fois par jour ; le nom des herbes vous sera donné par l'écriture ; une demi-heure après, le médium prit la plume et écrivit en espagnol : *iva et ruda*, en faire bouillir dans un litre de vin dans lequel vous mettrez un peu d'eau ; le faire réduire à un demi-litre et en boire une tasse matin et soir. Il se trouvait parmi nous un homme en blouse noire qui souffrait de l'estomac. Le médium ne l'avait jamais vu.

Consulté par moi sur un enfant atteint du croup, pour lequel je demandai un remède, il répondit : le docteur le soigne bien. Guérira-t-il ? . . . à la volonté de Dieu si c'est son heure de mourir,

si ce n'est pas son heure il guérira ; il nous dit aussi que, près de la maison, telle rue, tel numéro, il y a un malade très-pauvre, honteux, qu'il fallait secourir. Les deux somnambules écrivirent chacun une communication sur la charité. Le médium écrivain (homme), une sur le même sujet.

Négro, l'Esprit du cordonnier, est revenu faire ses niches et ne veut pas être mort ; je lui ai dit ce que les circonstances m'inspiraient, engageant tout le monde à prier afin qu'il reconnût sa situation. Il est parti.

Négro est revenu pour enlever les bagues aux médiums. Il cherchait à les déchausser, il voulait que la jeune fille vint m'enlever mes bottines. Je me suis opposé à ces caprices, expliquant à l'auditoire que s'il ne mettait pas bon ordre à cela, l'Esprit arriverait à obséder le médium. J'ai ordonné à Négro de se retirer. J'ai dit à haute voix et à son intention, une prière venue d'inspiration, et il partit en disant que j'étais un idiot, un fou, de prier pour lui qui était aussi vivant que moi.

Les assistants furent plus étonnés de me voir empêcher ces manifestations que de les avoir vu se produire. Les médiums, après être restés parfois deux heures en état de somnambulisme spirite, se réveillaient en se passant simplement les mains devant la figure.

Ce groupe de famille n'a pas d'organisation, chacun évoque et c'est un tort ; qu'ils réforment cette coutume et vous verrez que tout ira mieux. On y reçoit du monde, tant qu'il y a de la place dans la maison, d'autres curieux regardent par la porte et par les fenêtres. Telle est la phase actuelle du spiritisme à Oran.

Nota. — La somnambule, M^{lle} Pétronille, surma demande, assure que, plus tard, nous aurons des incarnations d'Esprits, phénomènes décrits dans la *Revue*.
DAVIN.

Mercredi, 9 juin 1879. — Réunion de famille, 19 personnes de l'un et l'autre sexe, parmi lesquelles se trouvaient trois somnambules. Après quelques instants de discussion les trois médiums se somnambulisent et nous donnent quelques détails sur des Esprits souffrants. Soudain, l'une des trois s'écria qu'on lui enlevait ses bracelets et ce fut exact ; ils lui furent pris, ainsi que ses bottines, ses bas, et même un médaillon, le tout, spontanément, et la somnambule se lamentait. La deuxième la consolait lui disant : « Ne crains rien, tout te sera rendu et quant à moi, je suis sûre qu'on ne m'enlèvera pas ma bague car elle me coûte assez d'argent. » Disant cela, elle serrait la bague entre ses doigts ; sa bague qui disparut. Une demi-heure après, la bague et autres objets reprirent d'eux-mêmes leur place primitive, seulement, un bas manquait à la première somnambule, il se trouvait enroulé sous la table, et nous pûmes tous voir, en nous penchant, ce bas s'allonger et venir reprendre sa place habituelle.

Les deux médiums étaient en extase, l'une d'elle s'écria :

« Vous voyez quelle est la grandeur de Dieu, et l'on dit qu'il est impossible que les Esprits aient pu transférer d'une salle dans une autre en les laissant intacts les papiers de la mairie. » Pendant ce temps, un enfant, fils de la somnambule en question, qui dormait dans une chambre voisine, apparut disant qu'on l'avait précipité du lit et poussé jusqu'à venir vers nous. Sa mère, toujours endormie, se leva, passa au milieu des assistants, se dirigea vers son enfant qu'elle prit dans ses bras, lui demandant s'il voulait écrire ? L'enfant répondit par des sanglots et sa mère se prit à pleurer. Les somnambules s'éveillèrent et nous remerciâmes Dieu. Lorsque la somnambule et son époux furent dans leur chambre, une armoire à linge était ouverte, le costume d'un enfant par terre, et plusieurs feuilles de papier réservées par eux pour des communications, déchirées d'une manière si bizarre que je voudrais vous voir constater ce phénomène *de visu*.

Relation de M. Orihuelle : Pour copie conforme.

DAVIN.

Réflexions sur : Recherches sur le Spiritualisme, par W. Crookes,

Cher frère en croyance. Je ne saurais mieux vous remercier de l'envoi du livre de M. W. Crookes qu'en vous exprimant tout le plaisir et le vif intérêt que j'ai pris à sa lecture. Je vais le repasser prochainement au dit ami dont je vous ai parlé, son amour des démonstrations rigoureusement scientifiques ne pouvant être mieux servi.

Une chose m'a étonné dans ces recherches sur le spiritualisme, c'est de n'y trouver aucune allusion aux travaux cependant très-importants, très-retentissants d'Allan Kardec, et dont la connaissance aurait épargné certainement beaucoup de besogne à M. W. Crookes. Je sais bien que les ouvrages du Maître ne sont que depuis très-peu de temps traduits en anglais, mais cette raison, qui serait acceptable de ma part, par exemple, ne l'est pas du tout d'un savant. M. Crookes aurait étudié plusieurs ouvrages français sur le magnétisme, la démonologie, etc., et ignorerait jusqu'à l'existence des ouvrages d'Allan Kardec ! c'est un peu inconcevable. D'autant plus inconcevable que la plupart de ses expériences ou expérimentations sont faites, si je ne me trompe, avec ce même médium Home dont A. Kardec fut un des premiers à faire connaître l'étonnante faculté.

Que le silence de M. Crookes soit intentionné, c'est après tout possible, s'il ne voulait pas paraître *endoctriné*. Pris même à ce point de vue, il n'est pas regrettable, mais au point de vue historique il le serait beaucoup. Nous ne sommes plus au temps où un savant Français, Dalibon, pouvait répéter, plusieurs années après Franklin, et sans en avoir eu connaissance, les expériences faites par celui-ci en Amérique, sur l'électricité atmosphérique.

Cette réserve faite il est curieux de remarquer l'analogie qui

existe entre la méthode d'investigations du chercheur spiritualiste A. Kardec, et celle du chercheur matérialiste Crookes. Leur mode d'argumentation même se ressemble beaucoup, et leur conclusion, du moins en ce qui touche la réalité des faits observés, est la même. Tout ce que l'on peut trouver, c'est que l'un est plus minutieux que l'autre. Ce que l'un observe avec les yeux, l'autre l'observe avec un microscope. A l'un la méthode à la portée de tout homme intelligent, à l'autre la méthode à la portée seulement du savant. Il est heureux qu'on ait pu se passer de cette dernière, car, si on n'avait eu recours qu'à elle, le spiritisme serait encore à naître. En effet, le savant qui admet la réalité des phénomènes spirites est encore à se demander quelle est leur cause, alors qu'Allan Kardec l'a déterminée depuis longtemps.

Pourquoi donc les savants qui admettent cependant tous cet axiome « que rien ne se perd dans la nature, » ont-ils tant de peine, ou plutôt tant de répugnance à admettre l'existence de l'esprit après la mort du corps ? Je le comprendrais s'ils avaient jamais réussi à recueillir une parcelle de matière intelligente, comme ils recueillent le gaz provenant de la décomposition chimique des corps, où s'ils avaient pu seulement développer de la force vitale, de la force intelligente, comme ils développent de l'électricité. Mais, puisqu'ils n'ont pu jusqu'à présent que constater leur parfaite impuissance, ils devraient au moins être circonspects dans leurs jugements et ne pas tirer cette conclusion peu savante que l'âme n'existe pas, après la mort, parce qu'ils ne l'ont pas vue. Evidemment, c'est aussi peu sensé que d'avancer que la lune n'existe pas, parce qu'on ne peut pas la toucher. Pourquoi les savants n'ont-ils pas tous la modestie de se dire qu'ils sont de ceux qui savent le mieux qu'ils ne savent rien !

Cependant, ne disons pas trop de mal des savants, car s'il est vrai qu'au commencement, le spiritisme ait pu se passer d'eux, il faut reconnaître que leur concours, au point où nous en sommes, n'est ni indifférent ni inutile. Nous vivons dans un temps où le positif règne en maître, et l'on perdrait son temps à opposer à l'incrédulité la crédulité aveugle ; ce qu'on doit lui opposer, c'est la foi raisonnée, basée sur des faits et appuyée par la science. De même qu'un homme qui s'avance dans un lieu obscur, a besoin d'un flambeau pour se guider, de même, le Spiritisme a besoin de la science pour y voir clair dans les questions qui lui restent à résoudre.

Pour en revenir aux travaux de M. Crookes sur les phénomènes spirites, ma conclusion est qu'ils sont de la plus grande importance et qu'ils constituent même pour le monde spirite et le monde savant un véritable événement (1).

ALGOL.

(1) Un volume, relié avec figures, 3 francs ; avec port, 3 fr. 35 cent.

Appel pour les Œuvres spirites (Souscription)

Liste précédente.....	592 fr.
MM. Lovera, Michel.....	5
Carbonel.....	5
Gallais.....	5
Larramie.....	2
Beck.....	5
Demichelet.....	1
Damet.....	1
Dury.....	100
Gay.....	200
Maeder.....	0 50
Renoy.....	25
Poudou.....	20
Hennecart, Victor.....	20
Jourdeau.....	2
<hr/>	
TOTAL.....	983 fr. 50

MEMBRE NOUVEAU : M. AUZANNEAU.

Dissertations spirites

PARTIES DU ROLE DE L'ÂME DANS L'ESPACE.

Voilà bien longtemps, cher ami, que nous avons laissé nos cœurs s'épancher ensemble, et nos âmes se communiquer leurs impressions.

Je veux, un peu, réparer le temps perdu et avoir avec toi quelques bonnes longues causeries en tout capables de t'instruire et de m'être agréable. Car c'est pour l'esprit, crois-le bien, un agrément que d'enseigner aux hommes, surtout à ceux qui sont chéris comme tu l'es, quelques-unes des grandes vérités qui éblouissent et ravissent l'intelligence et font adorer avec une foi plus ardente celui à qui tous sont redevables de tout; et je considérerai mes heures comme bien employées et bien douces, si j'ai pu découvrir quelque coin encore caché de cet infini ou de cet avenir couvert de voiles pour vous.

Ainsi, donc, de nos causeries seront entièrement bannies toutes les futilités et nous les remplirons de si grandes et de si belles choses, que nos âmes embrasées d'un feu tout nouveau se verront éclairées d'une lumière sublime qui les remplira de paix. Tu le veux ainsi, n'est-ce pas?

.....
Lorsque vous devisez ensemble, lorsque deux ou plusieurs hommes causent de choses sérieuses, la première pensée qui se présente à eux est celle-ci: que devient et que fait l'âme lorsqu'elle a quitté la terre?

Eh bien! apprenez que lorsque tout est fini pour elle sur ce

monde d'exil, l'âme s'élève et va chercher, auprès d'autres âmes plus instruites et plus avancées qu'elle-même, des enseignements et des lumières, et alors selon le bien ou le mal qu'elle a fait, commence pour elle, non pas une béatitude stérile, mais bien une série d'actions qui la font progresser sans cesse, qui l'améliorent et la purifient en lui donnant dans la création un rôle véritablement actif; c'est-à-dire, qu'aussitôt que l'espace s'ouvre devant elle, elle s'oublie entièrement, sincèrement, ne pense plus qu'à son prochain et ne travaille plus que pour lui.

Aucun mobile égoïste, ou puéril, ne doit la conduire; elle s'attend à tout et accepte simplement les luttes qui pourront se présenter à elle, obéissant ainsi à l'instinct sublime de l'amour qui repousse impitoyablement toute idée d'intérêt personnel. Elle doit donc entrer dans son rôle avec force, courage et confiance, ne pensant nullement à une récompense quelconque, ne se disant point: je vais faire le bien, mais ce bien me sera rendu; mais se disant, au contraire: je vais faire le bien, parce que mes frères ont besoin de ce bien et que mon aide leur sera utile.

Saint et béni mille fois soit le Maître parfait qui a donné au monde l'amour pur, c'est-à-dire, qui a placé auprès des peines, des souffrances, des luttes, du désespoir, du découragement, le bonheur et la sanction de tout, c'est-à-dire, la paix et la lumière, car l'amour, tel que le comprennent les âmes, tel que l'a institué Dieu, n'est autre chose qu'une lumière infiniment bienfaisante, pénétrant tout cœur de sublimes rayons et faisant éclater un feu divin, souvent même dans les esprits les plus rebelles, les plus désespérés.

L'âme a son départ de tout monde — j'entends par là que l'âme quitte indifféremment soit votre terre, soit toute autre planète — laisse tomber son voile, c'est-à-dire, l'enveloppe palpable qui la retenait, avec la même ivresse de liberté qu'un oiseau, né dans l'air libre, passe la porte de la cage où on l'a retenu quelques instants, et sous le souffle divin qui l'attire et l'embrase tout entière remonte doucement vers sa patrie.

Là, la vie renaît pour elle, car l'espace sans limites s'ouvre à tous les désirs que Dieu a placés dans son cœur; elle sait qu'elle pourra les satisfaire, elle sait qu'il est même de son devoir de les écouter et de les suivre; qu'elle doit regarder bien en face la lumière éclatante du bien et c'est pour satisfaire à ses désirs, pour écouter cette voix qui chante en elle, pour contempler sans crainte cette lumière, qu'elle se divise elle-même en autant d'êtres qu'elle a de frères à soulager, en autant d'intelligences qu'elle a de frères à éclairer; et lorsqu'elle a reçu les instructions divines, lorsqu'elle a entendu de grandes âmes lui apporter les ordres de Dieu, sa véritable vie commence, car, ne l'oubliez pas, chaque fois que l'âme travaille pour elle, elle considère presque ce temps, comme passif et perdu, tandis que celui qu'elle consacre à son prochain est le temps actif qui doit remplir son éternité.

Ainsi donc, nous devons conclure que l'âme est créée pour aimer Dieu et pour être heureuse, et elle ne peut aimer Dieu véritablement qu'en satisfaisant à toutes les lois instituées par lui, et elle ne saurait être heureuse sans l'aimer ; d'où vient la charité infinie, idéale, lumineuse, divine, souffle puissant né d'un amour divin !

Mais, jusqu'à présent, nous n'avons entrevu que le côté facile et beau de l'âme, nous ne l'avons considérée que sous un degré déjà assez élevé pour qu'elle réponde presque entièrement à l'idée que nous nous faisons d'elle. Mais avant d'en arriver là que de luttes n'a-t-elle pas eues à soutenir ! Par quelles transformations multiples a-t-elle dû passer pour s'épurer, enfin que de souffrances pour elle, que de faiblesses ayant de prendre part à ce banquet fraternel et divin que nous entrevoyons souvent, que nous désirons toujours !

Elle a dû, d'abord, commencer par être, avant pour ainsi dire d'exister, c'est-à-dire, par se mouvoir, par prendre une place d'utilité inconsciente dans la création, avant de former une individualité pensante et agissante, et il ne faut pas croire que ce premier rôle muet soit un de ses moins utiles : non, car il la prépare progressivement à naître réellement.

C'est en sortant de ses limbes qu'elle a assez de force dans le regard pour embrasser la vie qui se présente à elle et en comprendre la portée ; elle vient déjà de rendre service sous forme anodine, mais bien nécessaire, elle a animé tour à tour, des plantes ou des oiseaux, et à chacune de ces transformations, elle a laissé un peu de ce qui était grossier en elle, si bien qu'alors elle devient Esprit pur, ou ce souffle intelligent que vous appelez âme et à qui Dieu a donné pour royaume tout l'univers à conquérir, se réservant de la diriger, de l'aimer, de la bénir lorsqu'elle se sera rendue digne d'un amour aussi parfait.

Vous avez donc bien compris que pour être réellement elle-même, l'âme doit faire abstraction de tout sentiment personnel. Elle n'arrive là qu'après avoir bien travaillé et avoir éteint toutes ses passions : il lui faut plusieurs siècles pour cela ; je parle en ce moment pour les meilleures, celles qui ont su conserver leur qualités natives, cette sorte de rayonnement divin qui les anime à leur création et les abrite souvent, bien souvent, même toujours, pour quelques-unes. Mais, ce laps de temps est grandement dépassé par les Esprits plus pervers qui ont été séduits par l'ambition et la vanité.

Alors, il ne faut plus calculer les siècles qui leur sont nécessaires pour arriver au degré de maturité voulu.

Prenons donc l'âme à ce point, alors qu'elle a triomphé de ses propres résistances et qu'elle peut voler de ses propres ailes dans le vaste champ de la liberté infinie. Ses débuts sont humbles, souvent obscurs, mais quelquefois amènent des résultats prodigieux ; telle est la formation des globes qui ornent l'univers et à laquelle elle contribue de toutes ses forces. Quand elle peut arriver à s'incarner sur ces nouveaux mondes un résultat plus immédiat

lui est assuré, car elle prépare mieux ainsi les voies des autres générations. C'est ce qui est arrivé pour votre terre; c'est ce qui explique que dans vos traditions les premiers hommes plus candides, plus innocents que les suivants, ont été considérés comme les meilleurs. Les âmes qui avaient présidé à sa formation s'étaient incarnées les premières et avaient posé de bons jalons pour les sociétés futures que celles-ci ont malheureusement trop vite oubliés; et puis, elle laisse la place à d'autres Esprits qui viennent alors peupler ce nouveau monde et commencer sa civilisation....

L'âme, ayant préparé un lieu de résidence à d'autres sœurs, revient à sa grande patrie. Là elle se repose quelque temps, reprend de nouvelles forces, puise de nouveaux conseils avant de se remettre en route pour une autre mission. Plus elle en accomplit, plus elle s'élève, plus elle devient grande, et c'est par ces travaux successifs qu'elle arrive à diriger d'autres âmes et à les instruire dans la voie qu'elle a suivie elle-même.

Puis, il lui est permis, lorsqu'elle atteint un certain degré d'élévation, de concentrer un peu ses forces et son amour sur un cercle d'êtres aimés qu'elle protège alors plus particulièrement et plus efficacement! c'est ce qui nous arrive à nous qui vous aimons et qui, en ce moment, surtout, ne travaillons, pour ainsi dire, que pour vous.

Mais, plus élevée encore, l'âme perd ce dernier sentiment d'égoïsme; elle ne se voit plus, elle ne voit plus ceux qui lui sont chers, mais elle ne voit que l'ensemble de la création et tout le prochain qui souffre et qui demande aide et assistance; plus tard, encore, lorsqu'elle a accumulé des siècles sur des siècles, elle entre dans une nouvelle phase plus éclatante et toute de gloire; c'est dans cette phalange que se recrutent les martyrs, les lutteurs pour le progrès et la lumière, les messies.

C'est de là que partent pour aller dans toutes les directions ces Esprits éclairés qui sont les phares de l'univers et qui portent la lumière et la chaleur où règne le froid et l'obscurité.

Jésus est venu de plus haut encore, de cette région dont l'ascension est si difficile et si aride, mais qui réserve des extases indéfinies à ceux qui l'ont soufferte. Ce sont les plus hauts degrés de l'échelle; peu y sont parvenus, mais la plaine est immense et l'éternité la peuplera!

Mais descendons de ces faites, de ces hauteurs si peu accessibles, et nous rencontrerons sur le passage habituel, je dirai presque vulgaire, de tous, bien des classes, bien des catégories, que l'on ne peut placer encore dans aucun cercle déterminé; c'est ce que j'appellerai volontiers les nomades de l'espace; légions où la volonté est encore incertaine, qui errent à l'aventure, parce qu'elle n'ont pas encore trouvé leur voie et qu'elles n'ont pas voulu suivre les ordres sacrés.

Ce ne sont guère que des Esprits faibles, indolents, qui n'ont

pas plus de force pour faire le mal que pour faire le bien ; elles sont encombrantes, voilà tout, bien qu'elles entravent parfois la marche du progrès, par une résistance aussi opiniâtre que peu réfléchie.

Nous avons souvent beaucoup plus de mal avec ces masses inertes qu'avec des âmes plus perverses, car là où l'intelligence s'endort, il est bien difficile de réveiller le cœur, et il faut de bien longues années pour les tirer de cette torpeur, pour les intéresser à la vie courante qui offre pourtant de si grands attraits, de si belles choses. D'autres se retirent dans certains coins de l'infini, cherchant en vain une obscurité qui les voile, et ne trouvant partout qu'une douce lumière les appelant au bien. Nous courons vers celles-là, leurs souffrances pénibles excitent toute notre compassion. Aussi, nous inspirant de l'amour divin, leur tendons-nous les bras en leur disant : chères sœurs ; nous vous apportons la miséricorde de Dieu, suivez-nous, et votre péché sera pardonné. Heureux sommes-nous, quand notre voix est entendue et écoutée docilement, et quand nous ramenons ces chères brebis au troupeau sacré nous recevons un sourire de notre Dieu qui paie à la fois toutes nos peines et tous leurs repentirs. Croyez bien que ce ne sont pas là des moments rares pour nous, et cependant, chaque fois qu'ils se renouvellent nous éprouvons une ivresse si grande que nos cœurs trouvent en eux assez de gloire pour se sentir véritablement, pleinement, harmonieusement, imprégnés de l'amour et de la puissance de leur père éternel.

Mais il en est d'autres encore plus malheureuses parce qu'elles sont aveuglées par une vanité si grande que tout le reste échappe à leurs sens, si je puis me servir de pareils termes en parlant d'être immatériels. Ce sont les meilleurs, les plus purs, les plus charitables qui entreprennent la conversion de celles-là, et qui les ramènent peu à peu, par une patience dont vous n'avez point d'idée, vers l'amour de Dieu, vers la raison et la vraie lumière, jusqu'à ce que leurs intelligences purifiées deviennent enseignantes à leur tour ; puis, vous savez que le Créateur ne s'arrête pas de créer, qu'à chaque instant nouveau qui passe, s'éveillent sous son souffle puissant, des multitudes de créatures dont le sort est confié aux âmes faites qui deviennent ainsi mères d'une manière divine et éternelle, car les enfants qu'elles soignent, qu'elles tirent de l'obscurité des limbes, n'oublient jamais cette première maternité. Si elles s'en éloignent parfois durant le cours de leur vie, elles y reviennent toujours, comme l'enfant vient se réchauffer sur le sein de sa mère, et y chercher avec confiance le refuge toujours ouvert.

Il faut, peu à peu, les éclairer, leur apprendre le langage de l'amour. D'ailleurs, c'est le plus facile, parce que c'est le plus naturel. Il faut fortifier leurs pas, enfin, il faut les guider, ne point les perdre de vue et les suivre, souvent même, dans leurs différentes existences, dans les missions si multiples que Dieu envoie à chacun.

Vous voyez donc, par là, combien la tâche de l'âme est compliquée et complète, combien tous ses instants sont comptés avec exactitude; le temps pour elle n'existe pas, car elle n'a pas le temps de le constater.

Vous vous étonnez parfois que les Esprits commettent des erreurs de date, mais sachez-le, ils n'ont pas de point de repère là-dessus; ils vivent sans compter, suivant l'impulsion qui leur est donnée, ne connaissant pas le repos, ne s'arrêtant jamais; enfin, montant toujours, sans regarder derrière eux combien ils ont franchi d'échelons, ils montent parce que, toutes leurs aspirations, tous leurs sens, toute leur nature les attirent irrésistiblement vers un but unique qui est Dieu et qui leur tend les bras. Mais, dans cette sublime et éternelle ascension, ils sèment sous leurs pas tant de diamants, tant de trésors que l'univers s'enrichit ainsi, et leur doit tout son progrès. Ce sont les âmes qui président aux destinées des mondes et y transmettent la volonté de Dieu; c'est sous leur impulsion que les révolutions s'opèrent, que les races s'améliorent, que les morales s'épurent; c'est encore à elles qu'on doit la fécondité de la terre, et c'est sous leur inspiration qu'on puise la science, qu'on arrache, ainsi, peu à peu, les secrets même de la nature, surprenant parfois les secrets de la Providence et s'imprégnant du grand esprit de Dieu qui régit l'univers.

Si ce n'était pas un blasphème de parler ainsi, je dirais presque que, par ses attributions, et par la grandeur de son rôle l'âme touche à la divinité; et en vérité, je cherche en vain dans votre langue, un autre terme pour exprimer ma pensée et je n'en vois pas. Mais, vous pouvez par là vous imaginer ce que peut être Dieu si ses humbles serviteurs atteignent un si haut degré de perfection.

Je me suis laissé entraîner, ma pensée s'est plus élevée que je n'aurais voulu et je vous ai montré le plus beau côté de l'infini; tant mieux pour vous: je ne veux point redescendre et j'aime mieux laisser vos cœurs planer avec nous dans ces régions bénies, y trouver la paix et le bonheur, y voir l'espoir réalisé plutôt que de les entraîner dans les refuges obscurs.

Laissons donc les impurs, les criminels, les ignorants et les lâches souffrir dans l'inaction jusqu'au jour où nous serons assez forts pour leur porter secours nous-mêmes, et ne voyons dans l'infini que les beautés de la création, que l'amour donné avec largesse par Dieu, la lumière qui doit nous éclairer un jour.

Et lorsque vos esprits s'élèveront vers le souverain juge; ils n'éprouveront aucune crainte, et c'est avec conscience qu'ils lui crieront: Seigneur, nous voulons t'aimer et te servir; bénis-nous, et ouvre-nous tes bras!

Un jour viendra où cette éternité, cet univers, tous ces mystères grands et profonds que nous essayons vainement de faire comprendre à vos faibles intelligences, vous seront expliqués plus

clairement ; ce jour-là vous serez, certes, plus heureux, meilleurs, mais je doute que vous ayez plus de foi, car je vous aime de toute mon âme ; mon cœur a cherché les vôtres et votre amour répondant au mien m'écoute et me croit. X.... médium.

Évocation de Furet François.

Amis et frères. — La *Revue* de juillet dernier nous annonce la désincarnation de M. François Furet, notre frère en spiritisme, avec conseil de l'évoquer. J'ai pensé naturellement à lui comme à tous ceux qui, désincarnés ou non, restent fidèles aux enseignements de notre vénéré Maître Allan Kardec. Ce n'est pas, certes, une raison pour que j'oublie ceux qui dans l'erraticité ou dans l'incarnation se montrent hostiles à notre bienfaisante et utile doctrine, bienfaisante et utile à tous les âges de la vie.

Deux actions m'ont été recommandées par nos chers invisibles : L'action sur tous les morts effectuée souvent et traduite en communication tous les huit jours en particulier pour *les morts de la semaine*, œuvre dont j'ai déjà eu le plaisir de vous donner connaissance et dont vous avez bien voulu insérer quelque chose dans la *Revue*.

La seconde est une action fraternelle sur les Esprits souffrants incarnés ou non. C'est, d'après mes inspireurs invisibles, en agissant ainsi qu'on peut amener aussi efficacement que possible le plus grand nombre des êtres intelligents des deux humanités à la doctrine spirite. On gagne les morts à l'idée propagée par le Maître au moyen de la prière qu'on fait pour eux, et les morts agissent sur les vivants par les moyens qui leur sont propres. C'est ainsi qu'on a pu constater depuis un certain nombre d'années des progrès sur lesquels certainement on ne comptait pas et qui sont dus à une association puissante et désintéressée de morts et de vivants, pas toujours conscients à tous les moments du bien qu'ils accomplissent, mais dociles à la volonté divine qui plane sur eux et les imprègne de toutes les bonnes effluves qu'ils peuvent percevoir.

Je vous transmets ci-jointe une communication de notre frère Furet François.

La mort a aussi frappé de notre côté, M. Auguste Dérivis, notre frère spirite, élève en doctrine et ami de notre vénéré Demeure, ami intime, aussi, de notre frère en spiritisme M. Jean qui est allé chercher si loin sa désincarnation ; A. Dérivis a quitté son enveloppe mortelle à Albi, le 12 juillet. M^{me} Dérivis, restée seule à la suite de cette cruelle séparation, a pu comprendre comme nous, il y a moins d'un an, quelle suprême consolation les cœurs ulcérés rencontrent dans les convictions spirites. Voilà la veine, ami et frère, voilà le sillon producteur. Donnons du bonheur à tous, nous en récolterons au centuple.

Notre frère Dérivis s'est communiqué à plusieurs personnes et l'excellente M^{me} Dérivis a trouvé dans ces communications frater-

nellement transmises un bien-être moral qu'elle n'oubliera jamais.

A vous tous, mon dévouement.

15 août, 1879.

E. CORDURIÉ.

27 juillet 1879. — J'ai entendu votre pensée, mon cher monsieur et frère, et je suis venu. Je vous remercie des vœux que vous formez pour mon bonheur, dans mon nouvel état ; ils seront exaucés, je l'espère, s'ils ne le sont déjà, car je me sens très-bien. Je n'ai pas été oublié, comme vous pouvez bien le croire, et les prières d'un très-grand nombre de nos frères m'ont toujours accompagné et m'accompagnent encore depuis ma désincarnation. Je me suis reconnu presque tout de suite et j'ai assisté depuis à toutes les communications qui vous sont données hebdomadairement pour les morts de la semaine. Cette œuvre est destinée à un grand avenir lorsque la pensée des Esprits protecteurs qui l'ont conçue sera comprise et mise en pratique. L'amour des morts, la prière pour tous les morts sans distinction, voilà le terrain solide sur lequel toutes les croyances peuvent et doivent se réunir. Telle est l'affirmation qu'il m'est donné de lire dans la pensée des Esprits protecteurs dont je parle. Ils sauront profiter de toutes les circonstances favorables pour rallier les hommes sur le terrain commun de la douleur, alors que les plus orgueilleux se sentent abattus et que les moins religieux éprouvent le besoin d'avoir des idées religieuses.

Je remercie, de toutes les forces de mon être nos excellents frères de Paris pour tout ce qu'ils ont bien voulu faire pour moi. Je tâcherai que mes remerciements ne soient point stériles car j'ai la plus grande bonne volonté de leur être utile dans la mesure de mes forces et à vous aussi, monsieur, et à tous mes frères quels qu'ils soient. Je me suis déjà communiqué à plusieurs et je sens de plus en plus le bonheur qu'on éprouve à se communiquer ainsi. Cette vie nouvelle me semble pleine de charmes, car moi si éprouvé et si humilié, je puis aujourd'hui causer fraternellement et dans le langage des Esprits avec les grands désincarnés qui protègent et dirigent l'œuvre spirite universelle.

Puissé-je relever des courages abattus et apporter des consolations efficaces à ceux qui en ont besoin ! C'est ce que je demande avec ardeur au divin Maître des choses et à ses ministres dévoués parmi lesquels notre vénéré Allan Kardec.

De sa part, à tous ses adeptes fidèles, un souvenir et un encouragement. Je reviendrai, car j'ai à vous dire des choses utiles pour la propagande nouvelle qui devra bientôt être entreprise.

Votre tout dévoué : FURET (François).

E. CORDURIÉ, médium

Nécrologie. — Nous annonçons la mort de M. le docteur Fischer, décédé à Yèvres (Eure-et-Loir). Spirite sincère, homme éclairé et savant, bien connu à Paris de 1840 à 1850, où il prit

une part active aux luttes du docteur Frappart contre l'académie de médecine ; ce bon ami a conservé jusqu'au dernier moment son esprit si vif, si pétillant, son inaltérable gaieté, et c'est en riant et sur son lit de douleur où le clouait une terrible maladie qu'il nous écrivait pour nous annoncer son futur voyage dans l'erraticité.

Les pauvres du canton de Brou, tous ceux qui souffraient au physique et au moral, regretteront longtemps ce philosophe homme de bien, ce praticien qui égayait tous ses malades, que nulles intempéries et nulles veilles n'arrêtaient lorsqu'il s'agissait des souffrances d'autrui.

Spirites, évoquez cet Esprit, demandez-lui les conseils que, à l'état spirituel, il s'empressa de donner avec le même désintéressement dont il fit toujours sa règle pendant sa dernière existence.

Ce bon et fidèle ami nous secondera dans nos recherches, il nous l'a promis.

Un médium guérisseur. — M. Louis, au château d'Hénencourt, par Waloy (Somme), d'après les certificats que lui ont envoyé les personnes qu'il a soignées et guéries, semble mériter le titre de médium et de guérisseur ; nous signalons ce fait à nos amis du département du Nord.

M. Imaël Sisteron, graveur, au Puy (Haute-Loire), est redevenu fort et vigoureux, par les soins de M. Louis, que nous n'avons pas l'honneur de connaître, et sur lequel nos amis pourront prendre des renseignements plus complets, s'ils jugent à propos de se confier à ses soins.

Ballade par l'Esprit Stop.

D'APRÈS LES NOTES PRISES DANS UNE SÉANCE D'INCARNATION,
CHEZ M^{me} BRUNET. — MÉDIUM : M^{me} HUGO D'ALÉSI.

Yves le chevrier est bien triste aujourd'hui. Pourquoi est-il triste ? A-t-il perdu sa chèvre préférée ? A-t-il par hasard quelque chagrin d'amour ? Non, sa chèvre préférée bondit autour de lui, et son cœur ne connaît encore aucun amour.

Yves le chevrier est bien triste aujourd'hui. Pourquoi est-il triste ? A-t-il mécontenté ceux qui l'emploient ? A-t-il peur d'être renvoyé ? Non, au contraire, il devrait se réjouir, il devrait être heureux, car il est aimé de tout le monde.

Et voilà que sa musette repose auprès de lui et qu'il ne songe plus à chanter.

Yves le chevrier ne gardera plus les chèvres ; Yves le chevrier les fera garder à son tour, car il est devenu riche ; car ses parents, qui l'ont abandonné, pris un peu tard d'un amour repentant, sont venus le chercher pour l'emmener dans leur château.

Yves le chevrier ne gardera plus les chèvres. Voilà pourquoi il est triste.

C'est qu'il a peur des valets galonnés et des salons merveilleux. Il a peur des parents qui habitent le magnifique château et qu'il n'a jamais vus jusqu'à ce jour. C'est qu'il aime la liberté et qu'il regrette ses chèvres.

Yves le chevrier est bien triste, et il vendrait le château pour garder son bonheur.

Mais il faut partir.

Or, le lendemain, avec grande pompe on l'installait dans la famille, il y avait grande fête dans le château au milieu de la joie des parents et des amis réunis. Seul, Yves ne souriait pas.

Et voilà que quinze jours plus tard, peu de chose, Yves se coucha sur son grand lit, le visage pâle et les yeux éteints, et on disait que le jeune maître allait mourir.

Et tous priaient; rien n'y fit. Et cependant sa mère, concentrant sur lui tout l'amour dont elle l'avait privé, pleurait et priait avec toute la ferveur de son âme.

Enfin, quand le dernier moment fut venu, et qu'on n'attendait plus que le trépas, elle vint s'agenouiller devant lui, et lui dit : « Pourquoi me quitter ? Pourquoi partir ? N'es-tu pas heureux ici ? N'as-tu pas les plus beaux atours, les plus beaux vêtements ? N'es-tu pas le plus riche, le plus brillant de tous les jeunes seigneurs de ta société ? N'as-tu pas des chevaux de chasse, des chiens et des équipages ? N'as-tu pas cent laquais pour te servir ? Que te manque-t-il donc ? »

Il se souleva, et dit : « Que me fait tout cet éclat ? Que me font les richesses ? Il me manquait un bien plus précieux, il me manquait ceux que je voyais jadis et que je vais revoir. Et il faut que je sorte plus pauvre et plus nu que ver ; car je m'en irai seul, sans chien ni musette, les bras en croix dans mon cercueil. Ceux que je voyais venaient d'en haut, et ils me disaient de douces choses. Je n'étais pas seul, car un troupeau de jeunes vierges et de jeunes garçons blonds causait et me racontait les merveilles de ma vie passée. Ils me disaient que j'avais été grand, et que je devais être maintenant dans une humble condition, parce que Dieu l'avait voulu pour m'ôter mon orgueil. Et vous, vous me le rendez, cet orgueil, il faut donc que je m'en aille. C'est pourquoi je m'en irai seul, sans chien ni musette, les bras en croix dans mon cercueil. »

Et la mère pleurait amèrement, l'âme pleine de regrets. Et les amis de l'espace se réjouissaient, et ils essuyaient ses pleurs du bout de leurs ailes. Ils emportèrent le fils avec des chants joyeux ; et quand il fut parmi eux, il vint hanter à son tour le chevrier qui l'avait remplacé ; car il aimait les chèvres qu'avaient caressées les Esprits aimés.

Et sa mère pleura et ne se consola qu'à son lit de mort, à cette heure dernière où il vint la chercher, et où il lui apprit que la vie de l'espace est meilleure que celle de la terre. (Stop).

Autre Ballade.

D'APRÈS LES NOTES PRISES DANS UNE SÉANCE D'INCARNATION.

MÉDIUM : M^{me} HUGO D'ALÉSI.

Le ciel était orageux, de gros nuages noirs s'amoncelaient et cachaient les étoiles ; et la chambre était vide et nue, car la misère était arrivée, et avec elle le dénuement.

Sur un lit, un grabat, râlait un jeune homme, et près de lui, les yeux baignés de pleurs, sanglotait une femme. Et cette femme était belle comme un rêve, et elle l'aimait.

Elle était belle comme un rêve, malgré sa pâleur livide, malgré sa maigreur et ses haillons. Ce n'était pas la misère qui l'avait abattue, la misère elle l'eût supportée ; c'était la douleur. Mais lui, le frêle jeune homme, il n'avait pu lutter contre la misère.

Voici ce qui était arrivé :

Il y avait trois ans, ils s'étaient rencontrés, beaux tous deux, jeunes, ils n'avaient pas vingt ans ; si beaux, si jeunes, que l'un semblait refléter l'autre, et, même à l'heure de la mort, cette ressemblance était plus grande, car c'étaient deux âmes sœurs unies d'un amour sans bornes depuis des siècles. Ils se rencontrèrent et ils s'aimèrent ; mais elle était une pauvre fille du peuple, et lui était un grand seigneur. Ils s'aimèrent et voulurent s'unir ; une mère implacable s'opposa à leur union.

Ils s'enfuirent ; la misère vint : il n'avait rien emporté que son cœur, qui ne lui appartenait plus. La misère vint : les gentilshommes ne savent pas travailler ; il tomba malade, et il se trouva sans ressources, expirant. Elle, pauvre enfant, aurait supporté la pauvreté, mais elle voyait mourir celui à qui elle avait donné sa vie, la douleur la torturait ; et la jeune femme éplorée appelait son bien-aimé : la mort était venue.

Alors le voyant sans vie, sans regard, elle succomba à la souffrance, et tomba inanimée sur le sol. Quand elle rouvrit les yeux, il n'était plus là, il était parti pour le champ des morts ; et un être frêle, un petit enfant, reposait sur son sein.

Mais la mort s'appesantissait sur elle, il fallait partir. Ce fut une grande joie et un grand désespoir : une grande joie, car c'était la réunion, et le baiser commencé sur la terre allait se terminer là-haut ; un grand désespoir, car cet être nu et sans appui était son image ; elle souffrait tellement qu'elle n'osait pas mourir. Cependant la mort s'abaissait sur ses paupières, et dans sa prunelle les rayons s'éteignaient, et la chaleur se retirait de ses veines.

Tout-à-coup elle se leva, pâle, sans souffle ; et la morte, galvanisée par l'amour maternel, prenant ce qui restait des papiers du père, les plaça sur la poitrine de l'enfant, qu'elle mit dans une corbeille. L'enfant criait ; mais elle ne lui présenta pas son sein de morte.

Elle alla sur le bord du fleuve, du fleuve bleu qui chantait triste-

ment. Son front rayonnait d'espérance : elle confia le berceau au fleuve, comme jadis Moïse.

Comme jadis Moïse, l'enfant se trouvait exposé seul, nu et naissant, sous le ciel et sur l'eau. La mère le regarda longtemps s'en aller. Quand elle l'eut perdu de vue, elle s'affaissa sur la grève : elle était morte.

.....

Dans le château dont le pied baigne dans le grand fleuve bleu, deux femmes ne dormaient pas ; deux femmes tremblantes se promenaient sur la terrasse sans dire un mot ; l'une, la fille, avait seize ans, c'était un ange ; l'autre, la mère, en avait quarante, c'était une reine, une beauté fière, hautaine, froide en apparence comme les statues de marbre des temples antiques. Et cependant la mère pleurait et la fille priait.

— Mère, lui dit la fille, pourquoi pleurez-vous ? — Parce que la nuit est sombre. — Non, vous n'avez pas peur de la nuit ! — Je pleure parce qu'il fait de l'orage et que l'orage m'effraie. — Non, la foudre ne vous a jamais effrayée ; et vous pleurez ! Pourquoi ? — Je pleure parce que j'ai fait un rêve affreux, et dans ce rêve une voix me disait que j'avais tué mon fils ! — Oh ! parlez ! Moi aussi j'ai fait un rêve étrange, j'ai vu mon frère ; racontez-moi le vôtre pour voir s'ils se ressemblent.

Alors la mère, en sanglotant, dit à sa fille : — J'ai vu ton frère enfant, comme autrefois, avec sa petite tête bouclée, quand sur la pelouse il marchait à peine et qu'il m'enchantaient de son doux sourire ; je l'ai vu plus tard sur un cheval, bel adolescent à la chevelure flottante ; puis je l'ai vu rigide et froid, décharné, en haillons, l'écume à la lèvre, le désespoir dans les yeux, mort, et dans ses yeux de cadavre il y avait un reproche terrible ; et depuis je n'ai plus dormi, l'enfant pâle me regardait en face.

— Mère, mon frère est mort ! Car moi aussi je l'ai vu, et dans ses yeux il n'y avait pas de reproche, mais une prière. Au lieu de grandir comme dans votre rêve, je l'ai vu devenir tout petit, j'ai vu un enfant blond et rose qui lui ressemblait et qui se faisait tout petit pour vous aimer et me sourire

Et la mère sanglota : — Mon fils est mort !

— Mère ! Voyez donc sur le fleuve ! Une lumière ! Qu'est-ce donc ? — Qu'importe ? Une barque sans doute. — Non ! On dirait un ange, avec des ailes blanches en guise de voile, et traînant une corbeille !

En effet, un Esprit lumineux s'avancait sur le fleuve comme un beau cygne.

Et les deux femmes, atterrées, regardaient toujours.

Elles voulaient fuir, la curiosité les attachait.

La figure blanche s'avancait, elle semblait faire signe d'attendre ; elle approcha tout près, tout près et élevant la corbeille, la remit entre les bras de la châtelaine.

La châtelaine prit l'enfant : le rêve s'accomplissait.

L'enfant était vivant, elle le porta dans le château, et elle le serrait dans ses bras pour qu'il ne grandit pas.

La jeune fille lui dit : — Mère, n'ayez pas peur, c'est le cadavre qui est devenu enfant, et non l'enfant qui deviendra cadavre.

Alors la mère trouva les papiers. Et c'était bien le mort qui était revenu à la maison d'autrefois pour sourire et pardonner.

Ah ! Comme elle fut tendre mère depuis ce jour ! Comme elle dédommagea cet enfant des souffrances du père !

Et ce rêve ne la quitta jamais....

Et l'ange, qui était la jeune mère, resta penché sur le berceau de celui qui était à la fois son époux et son fils. L'ESPRIT STOP.

Les vacances de la Société étant finies au mois d'octobre 1879, les séances spirites de la Société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec recommenceront, sans interruption, à partir du vendredi 3 octobre, à 8 heures et demie. La Société scientifique d'études psychologiques ouvre ses réunions le mardi 7 octobre ; pour y assister il faut être membre ou avoir une lettre d'invitation, signée par l'administration de la société.

Bibliographie.

ENTRETIENS SUR LE SPIRITISME. — *Comment on doit le comprendre, l'interroger et l'étudier*, par M. F^{ois} Vallès, inspecteur général honoraire des ponts-et-chaussées.

Ce petit volume de 170 pages, ne saurait être mieux présenté à nos lecteurs que par l'*Avant-propos* qui précède ces entretiens ; les spirites comprendront l'importance de cette œuvre de propagande, qu'ils se feront un devoir de faire connaître ; le savoir, l'honorabilité, la haute position scientifique de l'auteur qui signe cet ouvrage, contribueront à son succès (1).

Avant-propos. — Le but que je me suis proposé d'atteindre, en composant ce petit livre, a été d'exposer, avec autant de précision qu'il m'a été possible de le faire, dans quelles conditions nous devons nous placer lorsque nous nous proposons d'interroger le spiritisme, quelles doivent être les dispositions de notre cœur et de notre esprit lorsque nous voulons en aborder la pratique.

Ces dispositions ne sont pas autres que celles qui doivent présider à l'accomplissement des actes de toute existence quelle qu'elle soit, heureuse ou pénible, terrestre ou extra-mondaine, elle se résumant en ces mots : « Moralité et prudence. » Le premier indiquant la nature des tendances qui doivent nous diriger, le second appelant à la fois notre attention sur les écueils qui peuvent se dresser sur la route, et sur les meilleurs moyens à mettre en œuvre pour les éviter.

Soyez moraux, vous recueillerez, par le spiritisme, d'abondantes

(1) Prix : 1 fr. 50 cent. — 1 fr. 65 cent., port payé, à la Librairie des Sciences psychologiques.

récoltes sur la route du bien ; soyez, prudents vous arriverez au bien plus directement et plus vite. Il ne suffit pas au navire d'avoir aperçu la lumière du phare, il faut encore qu'il sache heureusement parcourir la distance qui l'en sépare et au bout de laquelle il lui sera permis d'entrer dans le port signalé.

Ces quelque pages ne sauraient avoir aucune prétention ; car elles ne font que répéter ce qui a été déjà et souvent enseigné ; mais elles ont un désir, un très-vif désir, celui d'être assez heureuses pour contribuer à un plus prompt développement des instructions qui ont été formulées par nos studieux et dévoués prédécesseurs.

A l'exception de ceux d'entre nous qui ont le malheur d'être affligés d'un suprême orgueil, nous savons tous que la créature humaine est un être imparfait, qu'en conséquence, soit par oubli, soit par paresse, nous perdons facilement de vue les utiles avis qui nous ont été donnés. Il est donc nécessaire de les renouveler. Le métier de la vie, comme tous les autres, exige aussi son apprentissage. Or, l'apprentissage, c'est une suite de répétitions d'actes et de pensées se rapportant à une même catégorie d'objets ; la répétition consolide le souvenir, développe, perfectionne les aptitudes et nous fait acquérir l'expérience ; l'expérience, enfin, c'est la faculté désormais acquise de retenir, de pratiquer, de savoir, c'est le progrès, le grand but de l'humanité.

Si tout cela est vrai, pourquoi ne me serait-il pas permis d'espérer qu'en essayant de rendre plus facile l'apprentissage du spiritisme, mes efforts auront leur récompense, la seule qu'on doive ambitionner, car elle est douce au cœur sans le corrompre, celle d'avoir versé dans le monde une petite part d'utilité.

Lorsqu'on cherche à se rendre compte, comme nous l'avons fait dans le premier entretien, de la composition du monde des esprits, de son recrutement, on ne tarde pas à reconnaître que si ce monde diffère beaucoup de celui qui nous sert de demeure, par la constitution physique et corporelle des êtres qui y vivent, il ne peut, au point de vue intellectuel et moral pour la généralité des Esprits, être que semblable au nôtre, puisque c'est de nous-mêmes qu'il est formé après notre mort, et que le fait de la mort n'ajoute rien à nos mérites, il les laisse ce qu'ils sont au moment suprême. Ce fait peut bien, en faisant disparaître les entraves du corps, donner à l'esprit de plus grandes facilités pour la manifestation de ses pensées et de ses actes, mais, au point de vue de la science et de la morale acquises, l'âme reste la même. Ce n'est en effet que par ses œuvres personnelles qu'elle peut s'améliorer ; or la mort n'est pas son œuvre, sauf dans le cas du suicide, mais alors, l'œuvre étant mauvaise, l'âme n'a pu que démériter.

Pénétrons-nous donc bien de cette pensée que le monde spirituel est l'image exacte du monde terrestre, et que, de même qu'ici-bas nous sommes exposés à être trompés et exploités par nos semblables de même nous pouvons être le jouet des fraudes calculées ou des erreurs involontaires des Esprits.

Mais s'il en est ainsi dira-t-on, ce pourrait être chose fort dangereuse que de consulter les esprits. A cette question nous répondrons sans hésiter : « Oui, si vous le faites avec irréflexion, avec la conviction que vous devez ajouter une foi aveugle à ce qu'ils vous disent, et surtout si vous agissez en vue d'intérêts purement terrestres ; non, si vos interrogations, ayant toujours pour but le progrès intellectuel et moral, sont faites avec prudence et discernement, en dehors des idées d'ambition et d'orgueil, et surtout avec la pensée bien arrêtée de n'admettre les réponses qu'après un sérieux examen. »

Ajoutons quelques mots, non-seulement pour faire disparaître ce soupçon d'inutilité et de danger, mais encore pour mettre à jour tout ce qu'il y a dès à présent de grand et d'élevé, tout ce que, dans un prochain avenir, nous devons trouver de progressif dans notre doctrine sagement comprise, sainement pratiquée.

Généralement nous ne sommes pas assez imbus de cette idée que, sur cette terre, il y a toujours deux choses très-distinctes à considérer dans un fait quel qu'il soit ; de sorte que, sous peine de ne pas savoir apprécier toute l'importance de ce fait, nous devons nous appliquer à tenir un compte rigoureux des ordres de considération que je signale. Je m'explique ; il y a d'abord l'existence propre du fait qui, quelles que soient ses conséquences ultérieures successivement dévoilées, ou se maintenant enfermées dans le domaine de l'inconnu, doit certainement nous apprendre quelque chose par elle-même, puisque Dieu ne fait rien d'inutile. Il y a en second lieu, ce qui concerne plus particulièrement ces mêmes conséquences ; celles-ci peuvent être pour nous le sujet de nombreuses et intéressantes recherches ; car il nous est permis d'en modifier, sinon la nature génératrice, du moins les spécialités qui s'y rattachent, élaguant, ce qu'elles ont de mauvais dans leur apparence la plus immédiate, dans leur brute production d'origine, mettant ensuite à jour et en pratique ce qu'elles peuvent nous donner de bon, quand nous sommes parvenus à en posséder une connaissance plus approfondie. C'est par l'œuvre investigatrice, raisonnée, incessante de l'étude que ces heureux triomphes nous sont assurés et que le progrès se réalise.

Prenons pour exemple la foudre, et bornons-nous à la considération seule du fait de son existence ; ce fait, par ses simples apparences, nous conduit de prime abord à la conception très-importante d'une force d'essence fluïdique à laquelle nous avons donné le nom d'électricité ; conception qui est devenue, les recherches et la réflexion aidant le point de départ d'une des branches les plus remarquables, les plus utiles de la science. Or parce que, entre autres effets, la foudre brise les arbres, détruit nos maisons, et anéantit même la vie humaine, aurait-on été bien venu à penser et à dire qu'il ne pouvait être qu'inutile et dangereux de s'occuper de la pratique et de l'étude de l'électricité. Personne aujourd'hui n'oserait soutenir cette thèse car, non-seulement cette pratique et cette étude nous ont permis de mettre nos édifices à l'abri du foudroiement, non-seulement l'électricité

est devenue entre nos mains une des sources lumineuses les plus intenses que nous possédions, mais elle nous a dotés d'un des plus grands bienfaits auquel l'homme put espérer de prétendre : celui d'affranchir la transmission de la pensée des obstacles, si insurmontables sans elle, de l'espace et du temps.

Il en est de même du spiritisme.

Quelles que soient les péripéties favorables ou contraires, par lesquelles nous devons passer dans sa pratique, il y a dans le simple fait de l'existence des communications avec les esprits, que ceux-ci disent bien ou mal, vrai ou faux, il y a, dis-je, un enseignement supérieur et souverain d'autant plus utile qu'il sape dans sa base la doctrine la plus dissolvante, la plus dangereuse pour l'humanité ; le matérialisme. En effet, tout esprit qui se communique, quoi qu'il dise ou qu'il fasse ultérieurement, par le fait de son intervention, nous montre que tout n'est pas fini à la mort, que l'individualité persiste au-delà du tombeau, que, comme l'a proclamé le Christ, notre âme est immortelle.

Et maintenant si les communications ont leurs mensonges, c'est à nous à chercher à nous en défendre ; comme notre devoir sur la terre est de nous prémunir contre ceux de nos semblables qui cherchent à nous tromper, comme encore c'est notre tâche, pour ce que nous appelons fléaux, de conjurer ce qu'ils ont de mauvais, de nous approprier ce qu'ils ont de bon.

Il faut pour cela du travail, mais la destinée de l'homme n'est-elle pas de ne pouvoir rien posséder sans lui ? Dieu a prodigué les richesses partout ; à nous de supprimer les obstacles qui nous en séparent. Si dans le jour le soleil nous donne la lumière et la chaleur, ce n'est qu'en traversant les entrailles de la terre que nous obtenons les matières possédant les suppléments de calorique qui nous sont nécessaires ; c'est par le travail que nous nous procurons l'éclairage des nuits ; le diamant ne prend son poli et son éclat qu'à force de labeurs ; l'instruction ne s'acquiert que par l'étude, et la moralité par la pratique constante des vertus.

Sans travail, pas de mérite ; sans mérite, pas de récompense ; Dieu ne peut l'avoir voulu autrement.

La récompense est donc possible, et l'obtiendra qui le voudra bien.

Mais après avoir rappelé les principes, il nous a paru utile de montrer, à l'aide d'exemples, comment il nous est possible de les mettre en pratique ; comment nous devons nous y prendre pour discerner, dans les dires des Esprits, ce qui est bon et vrai de ce qui est funeste et menteur.

C'est dans l'intention de réaliser ce projet que nous avons procédé à l'analyse détaillée de diverses communications, les unes bonnes, les autres mauvaises, d'autres enfin présentant un mélange de vérités et d'erreurs. Il ne nous reste qu'un souhait à former, c'est que ces principes, éclairés et fortifiés par des applications, contribuent à diminuer la part encore trop grande de la curiosité, des

futilités, des petits intérêts personnels, dans la pratique du spiritisme, et nous poussent de plus en plus dans la voie des études sérieusement morales et scientifiques, seules capables d'imprimer au progrès une marche rapide et féconde.

Indépendamment de ce qu'il y a d'utile dans ces recherches, au point de vue de notre règle de conduite, elles possèdent un second avantage non moins précieux, celui de remettre sous nos yeux, de placer de nouveau sur le terrain de la discussion les points principaux de la doctrine elle-même, et d'en faire mieux comprendre l'esprit et l'importance. Mais ceci sera bien mieux apprécié, lorsque tous les détails d'analyse auront été exposés et que nous serons en mesure d'appuyer sur un imposant faisceau de preuves cette vérité qui, jusque-là, pourrait n'être considérée par le lecteur que comme une simple assertion. C'est donc dans l'épilogue qui termine le livre que nous nous expliquerons sur ce sujet.

(Ces divers entretiens ont été l'objet de lectures faites dans les réunions de quinzaine de la Société scientifique d'Études psychologiques).

Des Destinées de l'Âme, par Arsène Houssaye. — Nous avons inséré un article sur ce volume l'un de nos F.E.C. nous ayant affirmé qu'il avait une grande valeur. Nous savions que ce chroniqueur, étincelant dans son style, autant que la société du dix-huitième siècle dont il a amoureusement retracé les phases galantes, que ce poète des *cent et un sonnets*, que l'auteur des *Dieux de la peinture*, que le romancier de tant d'intrigues parisiennes, que ce jôuteur de la plume si séduisant, si coloré, si raffiné, si artiste, passait sur toutes choses avec les ailes légères de l'imagination, et que nul mieux que lui ne relatait les splendeurs d'un repas, ou d'un costume enrubanné; nous ne le soupçonnions pas sérieusement de faire de l'ontologie, de se perdre dans les distinctions subtiles de la science de l'être, et d'aborder la morale transcendante.

Nous avons, dis-je, inséré un article sur ce volume qui aura un succès de curiosité. Dans une certaine mesure, les esprits paresseux, las de la grande vie, qui cherchent une solution plus morale, plus en rapport avec les aspirations humaines, liront *Des Destinées de l'Âme* avec fruit, mais ils trouveront pages 111 et 117, une tartine sur le spiritisme, que Arsène Houssaye prend à un volume inconnu, attribué à un *docteur en spiritisme*, tartine qui les renseignera sous une forme insensée, anodine, sur la doctrine que M. Arsène Houssaye n'a jamais étudiée.

A une philosophie sérieuse, scientifique, ou tout s'enchaîne avec une logique incomparable, l'écrivain a appliqué son style à paillettes, ses procédés à lui, son esprit fantaisiste, ses trompe-l'œil, son imagination romantique, avec ses laisser-aller, ses images capricieuses, sa sensibilité artistique.

Nous devons bien penser que, en métaphysique, Arsène Houssaye ne pourrait qu'appliquer son système, et que, le naturel s'en

mèlerait, car on ne s'en peut dépouiller ainsi; là, point de méthode précise de démonstrations rigoureuses, de recherches savantes, d'études suivies, mais des hypothèses, des nuages d'or, une ignorance superbe et hardie sur ce dont il cause en rêvant.

Après avoir lu les pages 111 et 117 des *Destinées de l'Ame*, lorsque l'on est adepte d'Allan Kardec, on est conduit à conclure, que l'auteur est un poète, un songeur éloquent, qui ne raisonne pas et ignore les rudiments de la logique. P.-G. LEYMARIE.

Le journal La Femme de France. — Il vient de paraître à Paris, un nouveau journal qui ne peut manquer d'intéresser les spirites; ce journal entièrement rédigé par des femmes, a cette mission d'apprendre qu'en France, la femme est toujours traitée comme un être inférieur et asservi.

Comme épouse, elle est soumise à l'autorité de son mari; devenue mère, elle n'a pas le droit d'exercer un pouvoir effectif sur ses enfants; comme citoyenne, quoique payant ses impôts, elle ne doit pas s'occuper des destinées de son pays.

Le journal: *la Femme de France* saura développer toutes les questions qui préoccupent nos sœurs; il entreprendra courageusement la lutte et nous l'espérons, le succès couronnera l'œuvre.

Nous supplions les spirites, qui, depuis longtemps, ont déclaré de fait l'égalité des sexes, de faire un accueil bienveillant à ce nouveau journal qui a besoin de tous les dévouements pour réussir. En protégeant cette publication, en coopérant au bien-être des femmes courageuses qui ont fondé cette feuille, par amour de l'humanité.

LOUISE DE LASSERRE.

On s'abonne, 6 francs par an 7, rue Rameau.

LA CHAÎNE MAGNÉTIQUE, fondée sous la direction de M. le Baron Du Potet, paraît mensuellement depuis le 15 juillet dernier, elle ne coûte que 6 fr. d'abonnement pour un an, et 3 fr. pour six mois.

M. Auffinger fils prévient MM. les magnétiseurs et les spirites, que le 4^{me} anniversaire du décès de son père. M. Louis Auffinger, aura lieu le jeudi 2 octobre, au cimetière Mont-Parnasse, à 9 heures et demie très-précises du matin; le présent avis doit être considéré comme une invitation personnelle. Des discours seront prononcés par quelques amis de M. Louis Auffinger.

Impressions de nature et d'art, par M^{me} Alphonsine Daudet.
Dans ce livre, les vers alternent avec la prose et ils coulent comme elle; ce sont des souvenirs d'enfance et des souvenirs littéraires mis en gerbe harmonieuse par un aimable écrivain; nous donnons les extraits suivants de ce livre si agréable à lire:

A MON FILS

Sous le grand frêne en éventail,
Que le soleil dore et paillette,
J'ai brodé du plus fin travail
Tout le tour d'une collerette.

Au poids des écheveaux usés
J'avais mesuré ma pensée,
Sereine entre les fils brisés
Et chaque fois recommencée

Je voudrais que, faisant son nid,
Un oiseau prévoyant ramasse
Ces brins de mon travail fini,
Aux siens les tresse et les enlace,

Comme un lien souple et léger,
Entre le duvet et la mousse,
Juste assez fort pour protéger
L'aile impatiente qui pousse.

Le trait final surtout est plein de grâce.

— « Pourquoi, à mesure qu'on approche des cimetières, y a-t-il tant de poussière dans les rues, sur les toits ? Est-ce parce qu'ils sont situés à la fin des villes, tout au bord des banlieues champêtres ? Ou bien est-ce une illusion de ces vêtements noirs où tout s'attache, où tout s'incruste, faits pour conserver la douleur et le regret, retenir la sympathie et garder chaque fois de leurs mornes visites un peu du sable qui court sur tant de pierres immobiles ? »

— « Une remarque que j'ai faite souvent : il m'est arrivé de prononcer certains mots dans des circonstances presque indifférentes, en leur trouvant tout à coup un écho résonnant à quelque profondeur perdue de ma mémoire. Ils semblaient redits par moi, bien plus que prononcés. En même temps, un oiseau qui volait, une fleur au parfum connu, le paysage même qui m'entourait participaient à cette impression de ressouvenir. J'avais vu, entendu, parlé, respiré à cette même place. Puis tout à coup mon esprit perdu dans ces coïncidences, cette rêverie passagère, retombait au présent, et les éléments de l'illusion, si nets, si clairs tout à l'heure, se détachaient, s'écartaient les uns des autres, sans fil aucun pour les relier. En une minute, j'avais plongé jusqu'à mon plus lointain passé, jusque vers une existence antérieure à jamais oubliée, et ce qui me le fait penser, c'est que cela ne m'est arrivé que dans l'enfance ou l'extrême jeunesse, encore tout près de l'infini. »

Œuvres de M. Augustin Babin.

Guide du bonheur, 1 fr. 50 cent.; relié, 2 fr. 50 cent port payé.
— *Notions d'astronomie*, port payé et relié, 3 francs. — *Philosophie spirite*, 3 francs, reliée, port payé. — *Catéchisme universel*, 2 fr. 60 cent., relié et port payé.

Encyclopédie morale, 2 fr. 15 port payé.

Collection générale des écrits de l'auteur, vol. in-8°, de 1300 pages, richement relié 8 fr. 50 cent. — Franco 10 francs.

Le Gérant, H. JOLY.

Paris, imprimerie JULIOT, rue de Vaugirard, 326. — Maison à Tours.